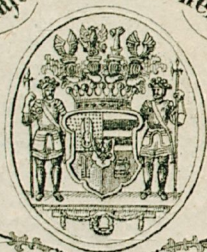


Zur  
Gräfl. vom Hagen'schen

Majorats - Bibliothek



MÖCKERN

gehörig.

No. 596

N



M. G. L.  
W

CLARENCE WELDON

LE PORT DE LA TERRE

HISTOIRE ANCIENNE

TOME PREMIER



CLARENCE WELLDONE,

OU

LE POUVOIR DE LA VERTU,

HISTOIRE ANGLAISE.

---

TOME PREMIER.

---



CLARENCE WILSON

LE FORTIN DE SARRAT

HISTOIRE ANCIENNE

TOURNAI 1781



CLARENCE WELLDONE

OU

LE POUVOIR DE LA VERTU,

HISTOIRE ANGLAISE,

Par Mme. BOURNON MALARME,  
auteur des TROIS FRÈRES, et de MILADY  
LINDSEY, ou L'ÉPOUSE PACIFIQUE.

---

TOME PREMIER.

---

A PARIS,

Chez CAILLEAU, Imprimeur-Libraire,  
Rue Galande, N°. 64.

---

AN VI.

GALENDRE WELLDONT

DE

TRITTOVOIR DE LA VERTU

HISTOIRE ASSIÉTÉ



243,

A PARIS

chez C. LEBLANC, Libraire, Rue de la Harpe, N. 61

AN VI



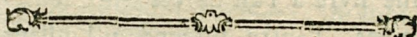




# MÉMOIRES

DE

CLARENCE WELLDONE.



## LETTRE PREMIÈRE.

De CLARENCE WELLDONE,  
à EUGÉNIE D'ALBRUM,  
son amie, à Metz.

JE ne sçais, ma chère *Eugénie*,  
comment vous peindre le véritable  
état de mon cœur. Deux sentimens  
absolument contraires le partagent.  
En vous quittant je perds une amie  
véritable, & je pleure sur la néces-

1<sup>re</sup>. Partie.

A

sité d'une aussi pénible séparation. D'un autre côté je vais joindre des parents que j'aime autant qu'ils me chérissent, & cette réunion me cause de la joie. Le plaisir & la peine, comme vous le voyez, ont une égale portion de mon être. Si je me livre à l'un de ces deux sentimens, l'autre suspend à l'instant l'impression douloureuse ou agréable que j'éprouve.

O mon amie ! comment pourrois-je ne pas murmurer contre la singularité de mon fort ? Élevées ensemble dès notre plus tendre enfance, les premiers mots que nous avons balbutiés, étoient l'expression de notre tendresse. Vos parents la voyoient s'accroître avec nos années, & fourioient avec plai-

fir aux preuves que nous nous en donnions. Quelles raisons ont-ils donc eu pour résister à la lettre pressante de Maman, qui les engageoit à vous laisser venir passer un an avec moi en Angleterre? Elle vous auroit regardé comme sa propre fille; ils le sçavoient, & ils ont pû la refuser. Ils ont pû consentir que nous mettions entre nous une espace de plus de cent lieues, quand depuis dix-huit ans nous n'avons pas été séparées un seul jour. Ont-ils donc craint que les soins de ma mère pussent se rallentir quand vous seriez une fois éloignée: ceux qu'ils ont eû de moi, & plus que tout cela mon amitié, devoit leur servir de garant. S'ils vous avoient auprès d'eux, leur refus me paroît-



troit moins dur : mais le beau plaisir de vous laisser dans un Couvent où ils viennent à peine vous visiter. Je sens que mes plaintes me conduiroient trop loin. Il est tems que je les termine. Adieu, mon *Eugénie*. Adieu... Mot cruel, jusqu'ici nous ne l'avions jamais prononcé ; il me fait sentir toute l'horreur de notre séparation.

CLARENCE WELLDONE.

*De Châlons, ce.... 17....*



## L E T T R E I I.

*De la Mème à la Mème, à Metz.*

ENFIN, ma chère *Eugénie*, me voilà dans un monde nouveau pour moi. Accoutumée à vivre dans une retraite continuelle, mon premier coup-d'œil sur ce qui m'environne a été celui de l'étonnement. Je suis un peu embarrassée de mon maintien, & mon air est sûrement bien emprunté, car on s'arrête pour me considérer avec une attention que je ne trouve pas flatteuse.

Comme Maman avoit chargé *M. Tom* de faire quelques emplettes à Paris, nous avons été obligés d'y rester deux jours. Il m'a logé dans

A iij

un Hôtel-garni dont il connoît le maître. Mon appartement donne sur le jardin du Palais-Royal. Je ne pouvois pas concevoir ce qui donnoit lieu à l'affluence d'hommes & de femmes qui s'y étoient rassemblés hier au déclin du jour. Mais j'ai appris que c'étoit précisément un de ceux qui sont marqués pour la promenade de ce jardin. Car ici tout est étiquette. L'assemblage varié de tant d'objets différens me caufoit un étonnement que je ne sçau-rois vous définir. Je desirois vivement jouir de plus près de ce singulier spectacle. Mais malgré mes instances, M. Tom n'a voulu me faire descendre qu'à la nuit close. La foule étoit considérablement augmentée. Après des peines in-



croyables, *M. Tom* (car je n'aurois jamais osé pénétrer à travers ce tourbillon) plus au fait & moins timide que moi, s'est ouvert un passage. J'ai désiré m'affeoir: nouveaux embarras pour trouver des chaises. Heureusement, deux Messieurs ont quitté les leurs, nous nous en sommes emparés au plus vite. Nous étions à peine placés quand tout le monde s'est porté autour d'une maison occupée par un illustre Amateur. Nous avons suivi le torrent. Le jardin retentissoit d'applaudissemens. Ils nous annonçoient un concert charmant, dans lequel j'ai eû le plaisir d'entendre le *Sieur Jarnovick* jouer du violon. Sa touche légère & délicate cause des émotions impossibles à rendre. Dans les côtés

opposés, différens groupes de *Vir-  
tuoses* encore novices formoient, pour  
eux seuls, des petits concerts dont la  
Musique discordante faisoit un con-  
traste assez plaisant. Je ne puis  
guères, ma chère *Eugénie*, vous  
donner une idée de ces plaisirs  
nocturnes. La tête encore pleine du  
brouhaha des applaudissemens, j'ai  
eu peine à reposer. Ce matin mon  
premier soin est d'instruire mon  
amic de ce que j'ai vû. Je me flatte  
qu'elle me tiendra de même les  
promesses qu'elle m'a faites, de  
m'écrire souvent, & toujours en  
Anglois.

Tout est prêt pour notre départ :  
les chevaux de poste sont arrivés ;  
c'est *M. Tom* qui me l'annonce  
lui-même. Je me hâte de fermer  
ma lettre.

DE CLARENCE WELLDONE. 9

Je vais donc encore m'éloigner de vous ! mon cœur est bien navré. Souvenez-vous, *Eugénie*, que mon amitié est à l'épreuve de tout.

CLARENCE WELLDONE.

Paris, ce.... 17....

---

### LETTRE III.

*De la Mème à la Mème, à Metz.*

DEPUIS trois jours que je suis arrivée à Londres, je n'ai pas quitté les bras de mes aimables parents. Quel père ! Quelle mère ! ô mon amie, il n'est pas de bonheur comparable à celui d'être aussi bien partagée que je le suis. Si vous sçaviez.... Mais je vais mettre tout

A v.



à sa place, mes récits doivent être en ordre.

Quelque diligence que nous ayons faite, il ne nous a pas été possible d'arriver avant le Jeudi à cinq heures du soir. La voiture étoit à peine arrêtée que j'étois dans les bras de ma mère. Aidée de mon oncle, elle m'a plutôt porté que conduit dans sa chambre. Que de baisers donnés & rendus ! Que de questions mutuels sur nos fantés ! non, mon amie, il ne m'est pas possible de vous peindre cette ivresse du sentiment, ces élans de l'ame qui n'ont de prix que pour ceux qui en font l'objet. Un peu revenues de ce premier moment, les sensations sont devenues plus douces. Je me suis rappelée alors



de plusieurs expressions échappées à Maman. J'allois lui en demander l'explication; mais elle me prévint. — « Ma fille, voilà ton père. Des » raisons que je t'apprendrai nous » ont forcé de substituer le titre de » frère à celui d'époux. Libres enfin » d'avouer une aussi douce union , » notre hymen n'est plus un mystère. » — Chère *Clarence* , me dit mon » père , en me pressant sur son cœur , » serois-tu fâchée de retrouver dans » un oncle, un père qui t'adore. » — Le Ciel, repris-je aussi-tôt, a fait pour moi le choix que j'aurois fait. Je suis la plus heureuse des filles. Une Servante annonçant que le thé étoit servi, a interrompu ces délicieux témoignages de tendresse. *M. Tom* étoit dans la salle. — « Mon

» ami, s'est écrié mon père, que  
 » ne vous dois-je pas : vous me  
 » rendez ma fille : vous donnez une  
 » amie à mon *Adelaïde*. Qui mieux  
 » que vous se feroit acquitté de  
 » cette commission. Combien j'ai  
 » souffert de ne pouvoir pas vous  
 » accompagner ! Mais ma goutte....  
 » Je suis bien en ce moment. C'est un  
 » miracle opéré par le plaisir. » Nous  
 nous sommes approchés de la table  
 sur laquelle étoit préparé le thé.  
 J'étois placée entre lui & Maman,  
 nous versions tous des larmes d'at-  
 tendrissement, il ne nous fut jamais  
 possible d'approcher la tasse de nos  
 lèvres. Le poids du bonheur accable  
 donc comme celui de la peine !

Hélas ! je sens combien votre cœur  
 va gémir en comparant votre sort

DE CLARENCE WELLDONE. 13

au mien. Mais la bonté de votre caractère, & la solidité de votre esprit vous donneront des sujets de consolation. Et puis, le bien n'est-il pas souvent très-près du mal ?

Maman m'a promis l'histoire de ses malheurs : je vous l'enverrai. Puissent mes lettres charmer votre ennui ! car j'ai l'amour-propre de croire que mon absence vous en cause. Je sens moi-même, malgré le bonheur qui m'entoure, que l'on connoît les regrets quand on s'éloigne d'une amie telle que vous. Je vous embrasse, comme je vous aime.

CLARENCE WELLDONE.

*De Londres, ce... 17....*





## L E T T R E I V.

*De la Mème à la Mème, à Metz.*

SANS autre préambule, mon amie, je passe à l'histoire de Maman que je vous ai promise; comme elle m'a vivement attendrie, je présume qu'elle produira sur vous le même effet. C'est Maman qui va parler.

H I S T O I R E  
DE MADAME WELLDONE.

« MON père étoit un riche Mar-  
» chand de la Cité, ( il se nommoit  
» *Bercley* ). Dans le mariage qu'il  
» avoit contracté, il n'avoit écouté  
» que l'article de l'intérêt. C'étoit  
» à ses yeux le plus touchant. Le



» hafard ne l'avoit pas très-bien  
 » fervi. Ma mère, avec une assez  
 » groffe dot, ne lui avoit appor-  
 » té aucune vertu. Prodigue à l'ex-  
 » cès pour tout ce qui avoit rapport  
 » à elle, elle étoit d'une avarice  
 » sordide pour les autres. Mon frère  
 » & moi fûmes les seuls fruits de  
 » leur mariage. Jamais nous n'é-  
 » prouvâmes de leur part le sourire  
 » de la tendrefle, & nous paflâmes  
 » notre enfance au milieu des pri-  
 » vations inconnues au plus vil  
 » artisan.

» Un Dimanche étant à *Kingsing-*  
 » *ton* \*, je fus remarquée par une  
 » Dame âgée, qui se nommoit *Miladi*  
 » *Saltimoor*. Elle me fit approcher.

---

\* Jardin Royal, à un mille de Londres.

» une Servante de médiocre appa-  
» rence m'accompagnoit. — A qui  
» appartient cette jeune enfant,  
» ma bonne. ? — Son père, *Miladi*,  
» est un gros Marchand de la Cité.  
» — Elle est jolie. Seriez-vous bien  
» aise, ma belle amie, de venir me  
» voir ? — Oh oui, *Miladi!* mais je  
» n'oserois, Maman se mettroit en  
» colère. — Si j'obtiens d'elle la  
» permission de vous avoir, en au-  
» rez vous de la joie ? — Si mes  
» careffes pouvoient en convaincre  
» *Miladi*, elles répondroient pour  
» moi; en finissant je lui baisois  
» tendrement la main. — Cela suffit,  
» ma petite, vous me charmez. Je  
» serai reconnoissante, adieu. De-  
» main vous aurez de mes nouvelles.  
» Elle écrivit alors sur ses tablettes

» le nom de mon père, & celui de  
 » la rue où nous logions.

» En regagnant la maison je ne  
 » faisois que sauter. *Sally* (c'étoit le  
 » nom de notre servante) qui sçavoit  
 » combien j'étois malheureuse, me  
 » félicitoit de ma bonne fortune.  
 » Mon père & ma mère reçurent  
 » avec joie la proposition que *Mi-*  
 » *ladi Saltimoor* leur fit faire le  
 » lendemain, de me prendre avec  
 » elle. C'étoit les débarrasser d'un  
 » enfant. Pour excuser aux yeux de  
 » *Miladi* la facilité avec laquelle ils  
 » acquiesçoient à ses offres, ils allé-  
 » guèrent des pertes considérables,  
 » mais qui n'étoient que simulées.  
 » C'étoit, lui répondirent-ils, l'im-  
 » possibilité dans laquelle ils étoient  
 » de me donner, ainsi qu'à mon



» frère , une éducation telle qu'ils  
 » le désiroient , qui les engageoit à  
 » préférer mon bien-être à leur  
 » propre satisfaction. Mais ce sacri-  
 » fice , ajoutoit-ils , coûtoit beau-  
 » coup à leur tendresse. Voilà le  
 » masque qu'ils oppoient à la gé-  
 » nérosité de *Miladi* , qui les croyant  
 » effectivement hors d'état de sub-  
 » venir aux dépenses les plus légères,  
 » mit mon frère à l'Université d'*Ox-*  
 » *ford* , & paya sa pension jusqu'à  
 » ce qu'il fût en état d'aider mon  
 » père dans son commerce.

» Ma Bienfaitrice ne ménagea  
 » rien pour me donner une bonne  
 » éducation. Elle joignit l'utile à  
 » l'agréable. J'avois tous les jours  
 » Maître de musique , de danse , de  
 » dessin & de françois. Elle se plût



» à me former le cœur & l'esprit.  
» Personne mieux qu'elle ne pou-  
» voit remplir une tâche aussi labo-  
» rieuse. C'est à cette bonne &  
» respectable Dame, que je dois le  
» peu que je vaux. Au bout de dix  
» ans, je la perdis. La veille de sa  
» mort, elle me fit approcher de son  
» lit. — Nous nous voyons aujour-  
» d'hui pour la dernière fois, ma  
» chère enfant; c'est pour vous  
» seule que je regrette la vie. Votre  
» jeune âge avoit encore besoin de  
» mon appui. Tenez, recevez ceci,  
» c'est un présent de l'amitié. Con-  
» servez cette ressource pour une  
» circonstance malheureuse. L'in-  
» différence de vos parents depuis  
» que nous sommes ensemble, me  
» fait craindre pour vous un avenir

» fâcheux. Respectez-les toujours,  
» quelques soient leurs procédés à  
» votre égard. Adieu *Adelaïde*. Pen-  
» sez quelquefois à moi, & sur-tout  
» que la vertu dirige sans cesse vos  
» démarches. J'étois tombée à ge-  
» noux : je pleurois de toutes mes  
» forces : la bouche collée sur une  
» de ses mains, j'étois loin de songer  
» au présent qu'elle me faisoit. Sa  
» perte seule m'occupoit ; je ne  
» pouvois me figurer qu'elle fût in-  
» dispensable. — Non, non, chère  
» Maman, lui disois-je en gémissant,  
» vous n'abandonnerez pas votre  
» amie. Si vous mourez, je veux  
» mourir aussi ; eh, que ferois-je au  
» monde si je vous perdois ! Mes  
» yeux se fixèrent sur les siens : j'y  
» vis quelques larmes. Vous vous

» attendrifiez ; dites , oh ! dites que  
» vous ne me quitterez pas. — Adieu  
» ma fille. *Mistress Young* , emmenez-  
» là : sa douleur me perce l'âme. Il  
» fallut me répéter bien des fois les  
» ordres de *Miladi*. Enfin je cédaï  
» par obéissance. Je ne voulus ni  
» manger , ni me coucher. Je ne  
» quittois presque pas sa porte.  
» Vers les dix heures du matin je  
» ne pus résister au sommeil ; je  
» m'endormis sur une chaise dans  
» ma chambre. Des cris lugubres  
» me réveillèrent , je me mis à crier  
» aussi ; & voulus courir chez *Miladi*.  
» Ma porte étoit fermée en dehors.  
» J'étois en devoir d'arracher la  
» serrure , lorsque *Mistress Young* pa-  
» rut. Elle me prit dans ses bras ,  
» & me porta sur mon lit. — Cef-



» sez, *Miss*, de vouloir enfreindre  
 » les ordres de ma bonne Maitresse.  
 » Elle n'est plus; mais ses volontés  
 » n'en doivent pas être moins fa-  
 » créés pour vous. Voici la cassette  
 » qu'elle vous a donnée hier: je vais  
 » vous conduire chez vos parents.  
 » Les héritiers sont arrivés; ils se  
 » permettent déjà des murmures  
 » sur votre compte: votre présence  
 » les irriteroit, & vous attireroit  
 » peut-être quelque humiliation :  
 » ainsi, partons.

» J'écoutois sans rien entendre,  
 » mes yeux ouverts ne distinguoient  
 » aucun objet. Je suivis machina-  
 » lement *Mistress Young*, sans sça-  
 » voir où elle me conduisoit.

» Ma mère nous reçut assez mal,  
 » & sa mauvaise humeur augmenta,



» quand elle apprit le sujet de mon  
» arrivée. Pour la calmer, je lui  
» remis la cassette que portoit la  
» bonne *Mistress*. Alors elle m'assi-  
» gna pour chambre une espèce de  
» galetas. J'y montai, accompagnée  
» d'*Young* qui me reprocha vive-  
» ment d'avoir donné la cassette à  
» ma mère; heureusement, ajou-  
» ta-t-elle, j'avois mis de côté les  
» diamants que *Miladi* avoit joint  
» à cinq cent guinées qu'elle ren-  
» ferme. Les voilà; mais gardez-les  
» mieux: j'en exige votre parole.  
» Je la lui donnai: & après les avoir  
» placé elle-même dans une vieille  
» armoire dont elle me remit la  
» clef, elle partit, en me promet-  
» tant de venir me voir souvent.  
» Mon frère avoit fini ses études,

» & partageoit depuis quelque tems  
» les travaux du commerce avec  
» *Welldone*, dont le père avoit été  
» l'ami du mien. Il le lui avoit re-  
» commandé en mourant, en le  
» laissant maître de faire valoir son  
» bien jusqu'à la majorité. Ce jeune  
» homme avoit gagné la confiance  
» de mon père: & en effet il la  
» méritoit par son zèle, & par son  
» activité. La plus étroite amitié  
» l'unissoit avec mon frère. Je fus  
» bientôt en troisième dans cette  
» intimité. *Welldone* m'aima, il  
» n'avoit fait que me prévenir. Je  
» fus cependant long-tems avant de  
» lui laisser connoître mes sentimens.  
» Mon frère étoit son confident; il  
» devint le mien: & bientôt son  
» ami sçut qu'il n'avoit point à re-  
» douter

» douter mes rigueurs. Il ne tarda  
 » pas à me faire l'aveu de son amour.  
 » Sa candeur , sa timidité , tout  
 » m'intéressoit pour lui. Je ne lui  
 » cachai pas le plaisir que j'avois  
 » à l'écouter. Mais je ne pouvois rien  
 » promettre : c'étoit à mon père à  
 » décider de mon sort. Mon frère  
 » le pressentit sur mon mariage avec  
 » *Welldone* , & vit avec douleur  
 » que jamais il n'y consentiroit. Il  
 » vouloit pour ses enfans des partis  
 » riches , & *Welldone* avoit une  
 » fortune très-bornée. L'habitude  
 » de nous voir , la facilité de nous  
 » dire tout ce que nous pensions ,  
 » notre amour , enfin , plus fort  
 » que tous les obstacles , nous les  
 » fit surmonter ; je cédaï aux in-  
 » tances de mon frère , aux prières



» de mon Amant, & je consentis  
 » à une union secrette. *Mistress*  
 » *Young* avoit un oncle qui étoit  
 » *Ministre*. Ce fut lui qui mit le sceau  
 » à notre mariage. Mon frère &  
 » elle furent les seuls témoins. Bien-  
 » tôt après je devins enceinte. Crai-  
 » gnant qu'on ne s'en apperçût, je  
 » prétextai un mal-aise, & priai ma  
 » mère de me permettre d'aller pas-  
 » ser quelques tems à *Plimouth* \*,  
 » chez une de mes tantes. Elle y  
 » consentit. Cette tante, sœur de  
 » mon père, ne lui ressembloit en  
 » aucune façon. Elle avoit été riche,  
 » & son bien s'étoit dissipé à faire  
 » des heureux. Quoique son état  
 » fut voisin de la pauvreté, elle ne

---

\* Ville d'Angleterre.

» regrettoit pas son opulence passée.  
 » Elle me reçut avec joie. Je lui  
 » fis part de mon mariage & de ma  
 » position: elle approuva tout, sans  
 » me faire aucun reproche. Le tems  
 » de mes couches approchoit. Pour  
 » les faire avec aisance, nous ven-  
 » dimes un diamant, qui faisoit  
 » partie de ceux que *Ladi Saltimoor*  
 » m'avoit laissé. Enfin, mon amie,  
 » ce fut à toi à qui je donnai le  
 » jour, sans éprouver le plus léger  
 » accident. Ma tante se nomme  
 » *Clarence*: elle voulut que tu portâs  
 » son nom. Comme elle vivoit très-  
 » retirée, & que personne ne pé-  
 » nétrait l'intérieur de sa maison,  
 » j'eus la liberté de te nourrir moi-  
 » même. Je voyois quelquefois mon  
 » époux: il supposoit des voyages

» à *Cantorbery* \*, chez un de ses  
 » compagnons d'étude, & passoit  
 » plusieurs jours avec nous.

» Au bout de quinze mois, ma  
 » mère me rappella. ( A peine en  
 » avois-tu onze ) juge de mon  
 » embarras: j'étois forcée de lui obéir,  
 » & je ne voulois pas t'abandonner.  
 » Ma tante me décida à prendre le  
 » parti le plus raisonnable. Ce fut  
 » de t'envoyer en France, sous la  
 » conduite de *Mistress Young*, qui  
 » m'étoit singulièrement attachée.  
 » Elle lui remit une lettre pour une  
 » Dame, Religieuse à *Metz*, au Cou-  
 » vent de la Propagation, avec  
 » laquelle elle entretenoit toujours  
 » une correspondance intime, quoi-

---

\* Ville d'Angleterre.



» qu'elle eût abandonnée depuis  
 » long-tems cette Province. Réso-  
 » lûe à ce sacrifice, je vendis le reste  
 » de mes diamants, & remis une  
 » somme assez forte à la bonne  
 » *Young*. Elle partit avec toi; & je  
 » retournai à la maison paternelle.

» Ma tante m'écrivit quelque  
 » tems après, que la *Religieuse* son  
 » amie, t'avoit fort bien accueillie;  
 » mais que ne pouvant te prendre  
 » au Couvent, vû ton extrême jeu-  
 » nesse, elle t'avoit mis chez des  
 » personnes de la Ville, avec qui  
 » elle étoit particulièrement liée;  
 » que tu étois élevée avec une pe-  
 » tite fille de ton âge; & qu'elle  
 » vous recevroit l'une & l'autre au  
 » Couvent, quand vous auriez at-  
 » teint quatre ans. Par le moyen de

» ma tante, j'avois souvent de tes  
 » nouvelles.

» Peu de mois après mon retour  
 à *Londres*, il se présenta plusieurs  
 » personnes pour m'épouser. Les  
 » plus riches eurent l'approbation  
 » de mes parents. J'eus beaucoup  
 » à souffrir : mes refus étoient qua-  
 » lifiés d'entêtement. Les menaces,  
 » les violences, tout fut mis en jeu  
 » pour vaincre ce que l'on appelloit  
 » mon obstination. La ruine de mon  
 » père fit cesser les persécutions. Il  
 » avoit efflué de grosses banque-  
 » routes : deux vaisseaux, chargés  
 » pour son compte de marchandises  
 » précieuses, périrent. Enfin, il se  
 » vit réduit à une misère effrayante :  
 » il ne pût survivre à son malheur,  
 » & mourut peu de mois après.

» Les Créanciers s'emparèrent de ce  
 » qui restoit, & ma mère se trouva  
 » réduite aux cinq cent guinées que  
 » je lui avois confiées.

» La fortune de *Welldone* étoit  
 » englobée dans la ruine de mes  
 » parents. Mon frère & lui prirent  
 » alors la résolution d'aller tenter  
 » fortune en *Amérique*. Quelque  
 » douloureuse que fût notre sépa-  
 » ration, il fallut bien y consentir.  
 » La nécessité nous faisoit la loi.

» Ma mère accoutumée à une vie  
 » aisée, trouvoit sa position affreuse;  
 » je cherchai à la rendre plus sup-  
 » portable. Je dessine assez bien: je  
 » fis des éventails: de leur vente,  
 » j'augmentai le revenu que pro-  
 » curait à ma mère mes cinq cent



» guinées, qu'elle venoit de placer  
» dans les fonds publics.

» Je ne demandois aucune re-  
» connoissance: je faisois mon de-  
» voir. Cependant je voyois avec  
» peine l'antipathie que ma mère  
» avoit pour moi: mes soins, mes  
» attentions, mon assiduité au tra-  
» vail, rien ne pouvoit la toucher.  
» Je ne murmurai point de sa con-  
» duite; je me contentai d'en gé-  
» mir en secret. Ainsi j'avois à  
» supporter, & les chagrins de mon  
» état, & ceux de ton absence. Il  
» sembloit que l'indifférence de ma  
» mère redoubloit ma tendresse  
» pour toi. Depuis long-tems je  
» brûlois du desir de te voir. Nous  
» étions dans la saison où presque  
» tout le monde va jouir à la cam-

» pague des plaisirs différents de  
» ceux qu'on goûte à la Ville.  
» Ce tems peu propre à la vente  
» de mes ouvrages, fit que ma mère  
» consentit aisément à me laisser  
» aller passer deux mois chez ma  
» tante. Nous en profitâmes pour  
» aller en France. Chaque pas qui  
» me conduisoit vers toi, faisoit  
» éprouver à mon cœur les accès  
» d'une joie folle. Enfin je te vis.  
» Ta tendresse prévint la mienne,  
» ou du moins la devina. Ton amie,  
» M<sup>lle</sup>. d'*Albrum*, me parut char-  
» mante. Nous témoignâmes à la  
» bonne Religieuse combien nous  
» étions satisfaites de l'éducation  
» qu'elle t'avoit donnée. Ta compa-  
» gne eut part à nos éloges. Quinze  
» jours passés avec toi me parurent

» un songe. Mais il fallut te quitter  
» pour retourner à *Londres*. Dans  
» l'espace de six ans je fis trois voya-  
» ges en France pour te voir. Mais  
» combien d'orages n'eus-je pas à  
» effuyer dans les intervalles de ce  
» tems !

» Madame *Berkeley*, (car je rou-  
» gissois de lui donner le nom de  
» mère) oubliant tout sentiment  
» d'honneur, voulut me forcer d'ac-  
» cepter des propositions avilissantes  
» que lui faisoit pour moi un grand  
» Seigneur à qui j'avois inspiré de  
» l'amour : j'en reçus l'ouverture  
» avec horreur. Cette cruelle marâ-  
» tre désapprouva ma conduite, &  
» s'irrita de ma résistance. Pour me  
» séduire, elle employa tour à tour,  
» les menaces, les prières, les bas-



» fesses : rien ne lui coûta. Elle me  
 » harceloit au point que je pris le  
 » parti de m'adresser directement à  
 » l'auteur de ces tribulations. Je ré-  
 » veillai en lui des sentimens d'hon-  
 » neur qui n'étoient qu'engourdis.  
 » Il eut honte de ses propositions ;  
 » & ce fut lui qui se chargea de rame-  
 » ner Madame *Bercley* à des princi-  
 » pes plus honnêtes. Ses avis furent  
 » mal reçus, & notre porte lui fut  
 » fermée.

» Mon époux revint à peu près  
 » dans le même tems. Mais le plaisir  
 » de le voir fut troublé par la triste  
 » nouvelle qu'il nous rapporta de  
 » la mort de mon frère. Il avoit péri  
 » avec une partie de l'équipage dans  
 » une tempête qu'ils avoient essuyée,  
 » lors de leur passage, à la hauteur

» des Isles Canaries. Mon époux se  
» sauva dans une chaloupe, lui sep-  
» tième. Il faisoit nuit : il crut que  
» son beau-frère étoit du nombre.  
» Son désespoir fut extrême quand  
» il s'aperçut de son erreur. Au  
» point du jour ils prirent terre. La  
» tempête s'étoit totalement dissi-  
» pée. Ils ne virent que quelques  
» débris du vaisseau : cet aspect redou-  
» bla la douleur de *Welldone*; & six  
» années révolues depuis cette fâ-  
» cheuse époque n'avoient pas en-  
» core séché ses larmes. Il avoit passé  
» ce tems à la *Jamaïque* dans le comp-  
» toir d'un Négociant veuf & sans  
» enfans. Les soins qu'il s'étoit don-  
» nés pour l'amélioration de ses pos-  
» sessions, lui avoient tellement  
» acquis son amitié, que par recon-

» noiffance, il lui avoit fait présent  
 » de 4000 livres *sterlings* \* qu'il me  
 » rapportoit avec empressement. Il  
 » croyoit cette somme suffisante  
 » pour lever les obstacles qu'on avoit  
 » opposés à notre mariage : mais il  
 » se trompoit : ma mère ne voulut pas  
 » en entendre parler ; & nous fûmes  
 » obligés de le tenir encore caché ;  
 » mais toujours sans délicatesse, elle  
 » usa de la fortune de celui qu'elle  
 » refusoit pour mon époux, comme  
 » si elle lui eût appartenue.

» J'étois dans l'usage d'aller passer  
 » tous les ans quelques semaines à  
 » *Plimouth*, *Welldone* de son côté  
 » supposoit un voyage à *Cantorbery*.

---

\* La livre sterling vaut vingt schelings, &  
 le scheling vingt-quatre sols de France,



» Il partoit quinze jours avant moi,  
 » & je le trouvois chez ma tante.  
 » Nous profitions de ce tems pour  
 » aller à Metz. Tu voyois ton père  
 » sans sçavoir qu'il en eut le titre.  
 » Il passoit pour mon frère.

» Ce fut quatre ans après son  
 » retour que ma mère mourut: &  
 » nous attendimes que l'année du  
 » deuil fut révolue pour publier  
 » notre mariage.

» Ton père, quoique jeune, a  
 » tant souffert dans ses voyages, qu'il  
 » est sujet à des maladies chroniques  
 » qui le font horriblement souffrir.  
 » C'est ce qui l'a empêché d'aller  
 » lui-même te chercher. Tu verras  
 » dans huit jours ta tante qui vient  
 » demeurer avec nous. J'espérois  
 » revoir la bonne *Mistress Young*.

» Sa mort , que tu m'as apprise , m'a  
 » fait une vraie peine. Connoissant  
 » ton attachement pour M<sup>lle</sup>. d'*Al-*  
 » *brum* , sçachant d'ailleurs qu'elle  
 » est peu aimée de ses parens , qui  
 » ont rassemblé toute leur tendresse  
 » sur son frère , je m'étois flattée  
 » qu'on la laisseroit venir passer un  
 » an en *Angleterre*. J'aurois eu pour  
 » elle les soins d'une mère , je les  
 » devois aux attentions que la sienne  
 » a eue pour toi ; mais la réponse  
 » qu'elle m'a faite est peu satisfai-  
 » sante. Destinant, me mande-t-elle,  
 » sa fille à l'état Religieux , elle  
 » craindroit que la dissipation ne  
 » retardât sa vocation. Ses remercie-  
 » mens, au reste , sont très-froids.

» Te voilà instruite , ma chère  
 » *Clarence* , des événemens d'une

» vie jusqu'à présent bien orageuse.  
 » Mais quel précieux dédommage-  
 » ment le Ciel m'envoie ! Je puis sans  
 » crainte mêler les embrassemens  
 » de mon époux à ceux de ma fille.  
 » Quels momens agréables l'avenir  
 » me prépare ! Notre fortune , il est  
 » vrai , est bornée , nos desirs le  
 » feront aussi ; c'est le moyen d'être  
 » parfaitement heureux ».

Ici finit l'histoire de ma mère , &  
 j'ajoute ; que rien ne manqueroit  
 effectivement à mon bonheur si ma  
 chère *Eugénie* ne languissoit pas dans  
 le plus cruel esclavage. O mon amie !  
 qu'allez-vous devenir ? Vous ne con-  
 noissiez donc pas les projets de vos  
 parens , puisque vous ne m'en avez  
 jamais parlé ? Gardez-vous de con-  
 sentir à faire le malheur de votre



vie; votre prison seroit bientôt votre tombeau. Avec le caractère que je vous connois, vous péririez dix fois par jour. Si vous aimez votre liberté, foyez constante dans vos refus. Tentez tous les moyens pour attendrir vos parents : mais que leur rigueur ne vous fasse pas céder.

Je n'ai point encore reçue de vos nouvelles. Ne confiez vos lettres qu'à notre bonne amie. Toute autre voie doit vous être suspecte. Croyez que je partage bien sincèrement la rigueur de votre sort ; & doutez plutôt de votre existence que de l'amitié de

CLARENCE WELLDONE.

*De Londres, ce.... 17....*



## L E T T R E V.

*De la Mème à la Mème, à Metz.*

VOTRE Lettre a rempli mon cœur d'amertume. J'ai bien senti que je vous affligerois, en vous instruisant du sort qu'on vous prépare. Mais je devois à notre amitié cette triste conviction du peu d'attachement que vos parens ont pour vous. Maintenant que vous voila prévenue, armez-vous de courage contre les événemens.

Notre fortune & notre état nous font une loi de borner notre dépense & nos plaisirs. Mais maman ne connoit pas l'économie quand il s'agit de me procurer des amuse-

ments. J'ai préféré les promenades, aux spectacles, aux jeux, & à tous les autres genres de divertissemens qu'elle m'avoit proposés. Mon père a applaudi à mon choix: & nous allons souvent prendre le thé dans différents jardins, dont on ne connoit l'agrément que dans ce pays-ci. Le vuide de nos journées est rempli par nos sociétés, qui, quoique peu étendues, n'en sont pas moins agréables. De toutes le personnes avec lesquelles nous sommes en liaison, celle que maman voit avec le plus de plaisir, est la veuve d'un Officier de Marine: elle a une fille de dix-huit ans, très-disgraciée de la nature; mais qui au reste m'a paru aussi aimable que sa mère.

Nous avons été hier à *Wauxhall*,



avec Mad. *Jarvis*; ( c'est le nom de cette veuve ). Aucun homme ne nous accompagnoit : maman avoit pris mon bras ; & son amie avoit celui de *Miss Fanni* sa fille , qui étoit aussi de la partie.

Pour avoir une idée légère de cet étrange spectacle , représentez-vous , mon amie , un jardin assez vaste , & coupé de différentes allées , qui toutes répondent à un point de vûe différent , quelquefois factice , mais souvent naturel. De vieux arbres touffus , dont la hauteur majestueuse ajoute encore à la beauté champêtre de ce lieu , en font un des ornements , par leur arrangement symétrique. Ici c'est un bois épais , dont l'œil ne peut pas percer la profondeur. Un nombre prodig-

gieux de lanternes artiftement placées, font régner dans ce lieu folitaire un demi-jour qu'on croiroit véritable. Plus loin, c'est une cascade, dont le murmure continuel caufe une agréable émotion. En quittant ces lieux enchantés, vous vous trouvez aux pieds d'un Orchestre composé de Muficiens & de Chanteurs du premier talent. Cet Orchestre, bâti en gradins fort élevés, est au milieu d'une Rotonde immense, & couverte. Elle est partagée en différentes cafes, plus ou moins grandes, dans chacune desquelles il y a une table route dressée, & nombre de *Waters* \* prêts à recevoir les ordres de ceux qui veulent y souper.

---

\* Ce font des garçons d'Auberge,

Comme nous nous étions arrêtées, maman & moi, pour écouter la symphonie, nous avons perdu de vue Mad. *Jarvis*, qui continuoit de se promener. En la cherchant, nous fûmes accostées par plusieurs jeunes gens qui étoient ivres. Ils nous demandèrent d'un air familier la permission de nous donner à souper; & sur notre refus, ils se permirent des propos fort grossiers. Nous nous éloignâmes, ils nous suivirent toujours, assurant qu'ils se feroient raison de notre malhonnêteté. Un d'entr'eux, qui, sans doute, étoit plus de sang-froid, les exhortoit à se taire.—« Comment, se taire! quand » des femmes refusent de souper avec » moi! Tiens, Henri, tes remon- » trances ne sont pas de saison. — Je



» veux être damné, disoit un autre,  
» si je ne les punis pas de cette in-  
» sulte. — Comment trouves-tu la  
» petite, disoit un troisième? Et la  
» maman, elle est encore fraîche!  
» Oh! je jure de les poursuivre  
» jusqu'aux enfers. — Parbleu, lais-  
» sons-là ces bégueules. Viens, Geor-  
» ges; allons boire du punch. Veux-tu  
» les avoir malgré elles. Il s'en  
» trouve mille ici de plus jolies.  
» — Non, pardieu! dit une voix qui  
s'étoit déjà fait entendre; « je n'ai  
» de ma vie rien vu d'aussi char-  
» mant! » Heureusement nous ap-  
perçûmes Mad. *Jarvis*; & nous  
courûmes à elle. Fuyons au plus vite,  
lui dis-je toute tremblante. — Oui,  
ajouta Maman; nous sommes suivis  
par des étourdis qui lui ont fait  
peur.

Nous gagnâmes promptement une voiture. En y montant, je vis encore ces mêmes yvrognes qui cherchoient à nous suivre; mais comme nous avions recommandé au Cocher d'aller grand train, je m'en mis peu en peine.

D'après une pareille aventure, vous concevez, mon amie, que je renonce pour long-tems aux plaisirs du *Wauxhall*. J'en suis d'autant plus fâchée, que c'est un endroit vraiment agréable, & peu dispendieux pour l'entrée. Mais c'est précisément la modicité du prix, qui y amène cette confusion de monde. Les Dames de la plus grande distinction, & les Lords, aiment ici, sous des habits simples, à se confondre parmi le peuple, & augmentent,

mentent, par conséquent, la foule.

Vous me tenez compte, dites-vous, de mon exactitude à vous écrire. Eh! ne sçavez-vous pas qu'en m'entretenant avec vous, je satisfais mon cœur; cessez donc de me remercier d'un plaisir que je me procure.

Maman a écrit de nouveau à Mad. d'Albrum. Sa réponse, comme la précédente, est marquée au coin de l'indifférence pour ce qui vous concerne; mais mon amie, si nos parents sont injustes, devons-nous nous en appercevoir? Cependant comme la liberté est le plus précieux de tous les biens, c'est un sacrifice sur lequel il faut se rendre difficile. Votre frère vous aime: écrivez-lui; faites-lui part de vos

*I<sup>re</sup>. Partie.*

C



crainces; tâchez de le mettre dans vos intérêts, votre cause sera bientôt gagnée.

Maman me fait appeller; c'est pour elle seule que je ne murmure pas de vous quitter. Adieu, ma tendre amie.

CLARENCE WELLDONE.

*Londres, ce.... 17....*

---

## LETTRE VI.

*De SIR HENRI SANDWICK, à SIR  
JAMES PARKINS, à Manchester.*

TE voilà donc absent de la Capitale, mon cher *James*, & peu disposé à revoir bientôt tes amis: à moins qu'ils n'ayent comme toi

la fantaisie d'aller végéter dans la province. Pauvre garçon ! que je te plains de penser aussi bourgeoisement ! Je te vois d'ici conduisant à la promenade une jeune innocente, & sa vertueuse mère. Tu prêtes à celle-ci une attention scrupuleuse. Que te raconte la bonne-femme ? Des historiettes qu'elle tient de son ayeul. Tu souris, & feins d'applaudir à son bavardage. Sous ton bras gauche tu presses doucement celui de la jolie grisette : elle répond avec timidité à cette agréable attaque ; & te voila aussi bien dans l'esprit de la mère, que dans le cœur de la fille. Grâce à la frivolité de mon caractère, je ne sçais point apprécier de pareils jouissances. Vive *Londres* pour y goûter des plaisirs

délicieux, & tous les jours variés. Tous nos amis font de mon avis. Ils plaisantent sur la singularité de tes goûts. Malgré mon attachement pour toi, *James*, il faut bien que je fasse *chorus*.

Depuis ton départ nous n'avons pas quitté *Golden Crown* \*. Je t'avouerai pourtant ( & ceci n'est qu'entre nous ) que j'ai pris moins de part à nos jeux qu'à l'ordinaire. Je me trouve un peu changé. Est ce de t'avoir perdu ? ou de n'avoir pû retrouver la petite que nous rencontrames à *Wauxhall* ? Dieu me damne, mon ami, si je ne songe pas à elle dix fois le jour. Je bois moins, & ne dors plus. Malédiction

---

\* La Couronne d'or. Taverne de Londres.



sur toutes les bégueules. Cette mère est aussi par trop rigide. Imagines-tu quelle espèce de femmes ce peut être? Venir dans un lieu comme celui-là sans Cavalier! Et refuser un souper offert de si bon cœur, par des jeunes gens tels que nous! Notre gâté les aura sûrement effarouché. Ce diable de *Montagut* est toujours ivre. Je suis sûr qu'elles nous auront pris pour des *Waters*.

Enfin, *James*, depuis ce jour je cours toutes les rues: tu me prendrais pour un insensé; je fixe toutes les fenêtres, & sur-tout, celles des quartiers habités par des Marchands. Rien d'aussi joli ne s'est encore offert à ma vûe. Cela feroit, ma foi, une maîtresse charmante. *Fitz-William* prétend qu'il la découvrira.

avant moi, & qu'il ne me la cédera qu'au bout de six jours, C'est ce que nous verrons. Il n'en fera pas de celle-ci, comme de cette *Jenny* qu'il m'a enlevé; j'en étois las: ce n'étoit pas le cas de disputer. Adieu, mon ami. Sois à moi comme je suis à toi.

HENRI SANDWICK.

*De Londres, ce.... 17....*



## L E T T R E V I I.

De CLARENCE WELLDONE,  
à EUGÉNIE D'ALBRUM, à  
Metz.

LA vie n'est donc, ô mon amie, qu'une mer orageuse, qu'il est impossible de parcourir sans faire naufrage: un instant de calme est payé par de longues & pénibles tourmentes.

Notre fortune est absolument perdue. Le Banquier sur qui elle étoit placée vient de faire banqueroute. Nous ne sommes pas les seuls infortunés ruinés par cette faillite; qui n'est pourtant pas le plus grand de nos malheurs. Les jours de mon père sont en danger. O mon *Eugenie!*



vous devez pénétrer dans nos cœurs, pour y lire nos allarmes. Si nous le perdons..... Cette idée renverse tout mon être... Les gémissements de ma mère, les miens, ceux de tout ce qui nous environne, ont rendu notre maison l'azile de la douleur.

C'est la perte de tous nos biens qui a donné à mon père le coup de la mort. Hélas ! ce n'est pas pour lui, c'est pour nous seuls qu'il les regrette. — Mes amies, nous disoit-il hier, » ma vie ne tient plus » qu'à un fil, mais promettez moi » de vous conserver l'une pour » l'autre, alors j'envisagerai ma fin » sans crainte. Laissez-moi empor- » ter au tombeau la douce idée que » vos regrets seront subordonnés

» à votre raison. Vous vous de-  
» venez plus nécessaires que ja-  
» mais. Oubliez votre aisance passée.  
» Il n'est pas d'état qui n'ait ses  
» agréments. Vendez nos meubles,  
» & vos bijoux: du prix que vous  
» en tirerez, levez une petite Bou-  
» tique de lingère; à l'appui de votre  
» travail vous pourrez exister. Mon  
» *Adelaide* te donnera, ma fille,  
» l'exemple d'une vie économe. Faite  
» pour jouir du fort le plus heu-  
» reux, elle a passé ses beaux jours  
» dans une détresse continuelle. Que  
» ta tendresse, ma chère *Clarence*,  
» la dédommage de tant de priva-  
» tions. N'oublie jamais que ton  
» père, avant de mourir, t'en a prié  
» les larmes aux yeux. Ne pleurez  
» plus sur moi, mes amies. Si je

» vous laissois plus fortunées, mon  
 » sort seroit digne d'envie. Je vais  
 » cesser de souffrir. Je suis jeune en-  
 » core par les années; mais les mal-  
 » heurs & les fatigues, m'ont rendus  
 » vieux de bonne-heure. Privé par  
 » les maladies de l'usage de mes  
 » membres, que ferois-je au monde  
 » ne pouvant plus vous être utile?  
 » Je vous aurois causé des embarras.  
 » Le Ciel, sans doute, récompense  
 » ma patience, & le desir que j'ai  
 » toujours eu de faire le bien.

Comme il finissoit, le Médecin  
 est entré. Il l'a fait approcher de son  
 lit. « — Monsieur *Jensling*, lui a-t-il  
 dit, » je vous dois trois visites. Voi-  
 » là une guinée. Je voudrois pou-  
 » voir mieux payer vos soins; je  
 » n'ai qu'à me louer de votre trai-



» tement : il m'auroit rendu à la  
 » vie, si la chose avoit été possible.  
 » Mais tous remèdes désormais fe-  
 » roient inutiles : mon corps usé &  
 » affoibli ne pourroit point les sup-  
 » porter. Ainsi, réservez vos mo-  
 » mens précieux à l'humanité souf-  
 » frante ; notre situation ne nous  
 » permet pas de faire une dépense  
 » qui deviendroit superflue. — Mon  
 » ami, a dit en pleurant l'honnête  
 Docteur, « gardez votre guinée, &  
 » laissez-moi vous guérir. Tout es-  
 » poir n'est pas encore perdu. Souf-  
 » frez que je fasse mes efforts pour  
 » conserver à l'Angleterre un modèle  
 » de vertu. Si je suis assez heureux  
 » pour réussir, comme je m'en flatte,  
 » je vous demande pour récompense  
 » votre amitié. — Homme généreux,

s'est écriée ma mère, « votre façon  
 « de penser vous élève au-dessus de  
 » tous les êtres. Que ne vous devrai-  
 » je pas si vous me conservez les  
 » jours de mon époux.

Pendant cette scène touchante ,  
 j'étois à genoux devant le lit de mon  
 père. Je tenois une des mains du bon  
 M. *Jensling*, je l'arrosais de mes  
 larmes. Mes gémissements étouf-  
 foient mes prières. Non jamais dou-  
 leur ne fût comparable à la mienne.

Mais je ne m'apperçois pas que  
 je vous afflige, en vous traçant le  
 tableau de mes peines !

Mon père a passé cette nuit sans  
 agitations : ce matin il étoit foible ,  
 mais souffroit moins. Sur les midi ,  
 les douleurs ont recommencé. Il les  
 dévorait pour nous les cacher. On

DE CLARENCE WELLDONE. 61

craint que ce ne soit une goutte remontée dans l'estomac.... J'entends du bruit dans la chambre de maman : elle se sera échappée un instant pour donner un libre cours à ses larmes. Je vais prendre sa place au chevêt du lit de mon père. Adieu, mon amie.

CLARENCE WELLDONE.

*Londres, ce.... 17....*

---

## LETTRE VIII.

*De la Même à la Même, à Metz.*

**J**E veux vous écrire, ma chère Eugénie, & je ne sçais pas si ma plume pourra vous tracer les caractères douloureux qui sont gra-



vés dans mon cœur ! Mon père n'est plus. . . . . il a rendu sa belle âme au Ciel, qui ne la lui avoit que confiée. Ses maux ont enfin eu leur terme : mais maman.... mais moi.... qu'allons-nous devenir ? Ne pas même pouvoir désirer de voir cesser notre existence, parce qu'elle nous est réciproquement nécessaire !

Depuis trois semaines que nous sommes privées du plus excellent des hommes, maman n'a pas versé une larme. Enfermée dans un Cabinet obscur, elle observe un silence effrayant. Elle ne refuse rien de ce que ma tendresse lui offre ; mais ses mouvements sont machinaux, son esprit n'y a aucune part. Par l'avis de M. *Jensling*, je la rends témoin de mon désespoir. Je pleure

en sa présence, & l'entretiens de la grandeur de notre perte. Elle me fixe avec attention : mais mes larmes ne font pas couler les siennes. De tous les aliments, le bouillon est le seul que son estomac conserve. Cependant elle ne déperit point, & paroît se bien porter. Le Docteur, malgré ces apparences, craint, avec raison, que cette douleur intérieure n'ait des suites fâcheuses. Il me reste un moyen pour décider son cours. Quoiqu'il répugne à ma sensibilité, je l'employerai, puisqu'il n'en est point d'autres. Je ne fermerai ma lettre, qu'après vous avoir instruit du succès qu'il aura.

*Le même jour à dix heures du soir.*

Maman est couverte de larmes, elles ont coulé sur mon visage, je

les ai recueilli dans mon sein. Cet épanchement l'a beaucoup foulagé. mais il falloit de grands moyens pour émouvoir une âme engourdie par le désespoir.

En vous quittant ce matin, j'ai couru exécuter ce que j'avois projeté.

Je me suis fait apporter un cœur encore sanglant. Je l'ai renfermé dans un vase couvert que j'avois préparé. Je m'étois aussi muni d'un billet conçu en ces termes : « Je remplis » les dernières volontés de mon père » mourant, en vous remettant ce » dépôt sacré. Ce vase renferme le » cœur..... de celui qui n'est plus ».

Je mis l'un & l'autre sur la chiffonnière de maman, dans un moment où sa position l'empêchoit de m'ap-



percevoir, & je me retirai dans un Cabinet voisin, d'où je ne perdois aucuns de ses mouvements : le Docteur étoit à mes côtés. J'y étois à peine entrée, que ses yeux se sont fixés sur les deux objets. Elle a d'abord pris le billet : en le lisant elle a pâli, & s'est jetté sur le vase. Sa main tremblante a levé le couvercle. Un cri terrible a suivi ce premier mouvement : sa tête, alors, s'est baissée sur son sein, & elle est restée sans mouvement. Je voulois aller à son secours. *M. Jenfing* m'a arrêté, & posant son doigt sur sa bouche, il m'a contenu. Au bout de quelques minutes, cette tête si chère s'est relevée, & reportant ses yeux sur le vase, ils se sont remplis de larmes. « Ce moment est décisif,

m'a dit tout bas le Docteur, » ne » bougeons pas ». La digue s'est enfin rompue, deux ruisseaux de larmes ont coulés en abondance: & toujours regardant l'objet qui les avoit provoqué, elle sembloit redouter qu'on ne le lui enlevât. Le Docteur me fit signe alors de m'approcher d'elle, ma présence redoubla ses gémissemens: j'étois à ses genoux: ses mains quittèrent le vase pour me ceindre la tête. M. *Jensling* profitant de ce moment, retira ces tristes simulacres. Dès qu'elle s'aperçut de cette disparition, elle entra dans une espèce de délire, d'où nous eûmes bien de la peine à la tirer, malgré les protestations du Docteur qui lui avoua que c'étoit une tromperie.

DE CLARENCE WELLDONE. 67

Vous voyez , mon amie , que notre innocent stratagême a eu l'effet que nous desirions.

Excusez si je ne vous parle pas de vous , mais je connois votre attachement pour moi : il trouvera mon pardon au fond du cœur de ma chère *Eugénie*.

CLARENCE WELLDONE.

*Londres , ce. . . . 17. . . .*

---

## LETTRE IX.

*De la Mème à la Mème , à Metz.*

NE foyez plus étonnée , mon amie , d'avoir vu M. & Madame de S. Felix abandonnés par leurs connoissances dès l'instant que la fortune leur a



tourné le dos. Une pareille conduite est de tous les pays. C'est ce que nous venons d'éprouver.

Depuis notre désastre, la seule Madame Jarvis nous est restée attachée. Les autres personnes que nous voïons journellement nous ont fui avec affectation. Vous sentez qu'il est impossible de regretter de semblables êtres.

Selon les intentions de mon respectable père, nous avons vendu tout ce qui ne nous étoit pas absolument nécessaire. Le prix du mobilier n'a pas monté bien haut. Cependant nous avons completté une somme assez suffisante pour pouvoir garnir de belles toiles, & autres Marchandises du même genre, une petite Boutique que nous avons loué dans

DE CLARENCE WELLDONE. 69  
un quartier de *Wesminster* \* assez  
marchand. Une seule fille compose  
notre domestique ; & deux autres  
sont occupées à faire l'ouvrage de  
commande. Maman est toujours  
avec elles , pour veiller à leur exac-  
titude. Quant à moi , j'y suis rare-  
ment. Je me tiens dans une chambre  
attenante à la Boutique , où je racco-  
mode des dentelles. Voilà notre ma-  
nière de vivre depuis plus d'un mois.  
Nos larmes coulent avec moins d'a-  
bondance , mais elles n'en sont pas  
moins amères. Nous avons oublié la  
perte de nos biens ; mais celle....  
Ici ma plume se brise , elle n'ose  
plus tracer ce nom si cher.

CLARENCE WELLDONE.

*Londres , ce.... 17....*

---

\* Quartier de la Cour.

---

---

**L E T T R E X.**

*De SIR HENRI SANDWICK, à  
SIR JAMES PARKINS, à Man-  
chester.*

**V**ICTOIRE *James!* j'ai découvert mon trésor : je n'ai plus qu'à m'en emparer. En me rendant hier à l'Opéra, mon Cocher, pour éviter les embarras, me fit passer par *Panthon Street* \*. Malgré la vitesse de mes deux Courriers, j'apperçois sur un des trottoirs une femme dont la tournure me paroît charmante, je fais arrêter à l'instant, & j'appelle *Singleton*. — Tu vois cette Infante,

---

\* Rue de Londres.



lui dis-je, vole sur ses pas, suis-là exactement jusqu'à sa demeure, informe-toi de ce qu'elle est, & surtout sois en état de me dire si cette jolie taille ne porte pas une figure traitresse. Il ne fut pas long à me rejoindre: j'entrois à peine à l'*Opera*: sur son rapport je le suis à la demeure de l'*Ange piéton*. C'étoit une Boutique de Lingère de très-mince apparence. J'entre, & ne vois que deux filles assez fraîches; mais sans beauté. Un coup-d'œil de *Singleton* me persuade qu'il ne s'est pas trompé. Je demande des dentelles. On appelle *Mistress Welldone*. Une porte s'ouvre, deux femmes s'avancent & je vois.... Devine.... Cette jolie enfant que nous rencontrâmes à *Wauxhall*. C'étoit précisément elle que *Singleton*

venoit de suivre par mes ordres. Ma vue la fit rentrer, & la mère vint seule à moi? — Que desire *Milord*? — Des dentelles.... Et beaucoup. — *Milord* va être servi. On me présente de misérables dentelles. J'en demande le prix, je les paye sans marchander, & me retire en promettant à *Mistress Welldone* de lui donner ma pratique.

Mais, vas-tu dire, tes affaires ne font pas en trop bon train. On te voit: & l'on rentre. Pauvre sot! c'est delà d'où vient ma présomption. Elle m'avoit vu, sûrement je lui avois plû; elle me reconnoit, & fuit.... donc elle m'aime: mon raisonnement comme tu vois est conséquent. Je veux perdre la vie si ce joli petit oiseau ne se prend bien-

tôt

tôt dans mes filets. Oh ! comme je serai fier de ma capture ! Je suis presque tenté de lui louer d'avance un appartement. Combien de tems la garderai-je?... Elle est divine.... Trois mois : n'est-ce pas trop?... *Fitz William* sera au désespoir de ma découverte : car les recherches qu'il a faites de cette belle sont incroyables. Je serai cependant discret jusqu'à la conclusion. *Singleton*, à qui j'ai donné les manchettes, m'assure une victoire complète. Je dois l'en croire ; il ne m'en a jamais imposé sur de pareils sujets. C'est un diable pour ces sortes d'intrigues. Le fripon me vole à la journée ; mais son talent supérieur me donne de l'indulgence pour ses défauts.

Te voilà au fait de mes petites

*I<sup>re</sup>. Partie.*

D



affaires, & je ne sçais pas un mot des tiennes. Je ne conçois rien à ta ridicule discretion. Tu ne me crois donc pas digne de posséder tes secrets. Ta lettre est bien courte, pour être d'un homme qui veut passer pour n'avoir aucune occupation de cœur. Que diable fais-tu donc?... la triste partie de *Whisck* avec ton bon homme d'oncle. Entre nous, c'est acheter bien cher une succession. Mais tu prends ton mal en patience, & je t'en fais mon compliment. Si le sort m'avoit mis à ta place, l'oncle n'auroit qu'à chercher d'autre compagnie que la mienne. Je ne sçais pas m'ennuyer par complaisance. Je ne prétends pas blâmer ta conduite; je l'admire, & ne me sens pas la force de t'imiter. Adieu,

DE CLARENCE WELLDONE. 75

*James.* Je suis pour la vie ton ami.

HENRI SANDWICK.

*Londres, ce.... 17....*

---

LETTRE XI.

*De CLARENCE WELLDONE,  
à EUGÉNIE D'ALBRUM,  
à Metz.*

IL est donc impossible, mon amie ;  
de jouir d'une tranquillité entière.  
Heureuse autant qu'on peut l'être,  
après avoir effuyé toutes les rigueurs  
du sort, mon état me sembloit sup-  
portable. Une douce mélancolie avoit  
remplacée dans le cœur de maman,  
cet horrible abandon d'elle-même,  
dont je redoutois les suites. J'en-

D ij

trevoyois un avenir tranquile ; & votre lettre vient de réveiller toutes mes douleurs : vous ne devez pas douter que vos chagrins ne me soient personnels. Modérez , cependant, votre affliction : & sur-tout, ne perdez pas le courage ; car l'abattement ôte la réflexion, & vous avez besoin, plus que jamais, de toute votre tête. On vous donne une année pour vous disposer à faire vos vœux : ce tems est considérable ; dans son intervalle, vous pouvez fléchir votre mère : votre frère peut être de retour ; il fera, sans doute, le premier à s'opposer au cruel sacrifice qu'on exige de vous. De mon côté, je n'épargnerai pas auprès de vos parens mes prières & mes instances, pour obtenir la révoca-



tion d'un ordre aussi barbare. Espérez tout, ma tendre *Eugénie*; éloignez de vous les idées tristes. Une résistance ferme & motivée, ne peut être désapprouvée.

Notre état actuel a aussi ses désagrémens. Depuis plusieurs jours nous sommes exactement visitées par un de ces jeunes gens, dont la poursuite m'avoit tant effrayée à *Wauxhall*. Il nous achète considérablement: mais son ton est leste, & presque malhonnête. Il passe une partie des jours assis dans la Boutique, ce qui me force à ne pas quitter la Chambre où je travaille. Il a beaucoup questionné une de nos ouvrières, sur Maman, & sur moi. Maman craint que les visites assidues de Milord Sandwich

(c'est ainsi qu'on le nomme) ne nous fassent tort vis-à-vis de nos voisins, son carosse, qui est très-brillant, étant toujours à notre porte. Comme nous avons employé pour lui presque toutes nos marchandises, & qu'il en demande encore de nouvelles, elle lui dira demain, qu'elle a besoin de quelques tems pour faire les emplettes qu'il désire. C'est l'excuse qu'elle employera toutes les fois qu'il se présentera à la maison.

Je suis fort aise qu'il vous soit arrivé une nouvelle compagne. Aimez-là; j'y consens, puisqu'elle le mérite: qu'elle soit la confidente de vos chagrins; je le veux bien aussi: mais songez, ma chère *Eugénie*, que vous devez toujours me con-

DE CLARENCE WELLDONE. 79

server la première place dans votre cœur, ma tendre amitié mérite un retour constant.

Maman vous embrasse. Elle vous aime presque autant que je vous aime.

CLARENCE WELLDONE.

Londres, ce.... 17....

---

LET T R E X I I .

De SIR HENRI SANDWICK, à  
SIR JAMES PARKINS, à Man-  
chester.

MES amours vont assez mal, mon  
cher *James*. Quinze jours d'affidui-  
tés chez la Lingère, ne m'ont pas  
seulement procuré le modeste plai-

D iv



fir d'appercevoir ma Belle: sa mère est un véritable Cerbère.

Je puis à présent m'établir Marchand de linge; car tout celui qui garnissoit la Boutique de Madame *Welldone*, est en ma possession. J'ai tout acheté, & elle a fini par m'éconduire poliment, en me disant, qu'il n'étoit pas possible de me faire pour l'instant les nouvelles fournitures que je demandois encore.

Cette femme raisonne avec bon sens, & même avec esprit. Ses expressions sont choisies; mais malgré l'agrément de sa conversation, je n'oublois pas que j'aurois pû en avoir une avec sa fille encore plus délicieuse. Toujours assis en face de la porte où je l'avois apperçue la première fois, qui a été l'unique,

mes regards ne se portoient point ailleurs. Au moindre mouvement, le cœur me battoit.... Mais il n'a jamais eu raison.

Une des filles qui m'a apporté plusieurs fois à mon Hôtel les ouvrages que je commandois, gagnée par quelques guinées, m'a mis au fait de tout ce qu'elle sçavoit de l'intérieur de la maison.

Mad. *Welldone*, m'a-t-elle dit, n'a pour toute connoissance, qu'une Mad. *Jarvis*, veuve d'un Officier de Marine, & mère d'une petite laidronne. Cette femme demeure en *Poland street* \* *Miss Clarence*, c'est le nom de ma divinité, est en commerce intime de lettres,

---

\* Rue de Londres.

avec une Demoiselle françoise, qui est au Couvent à Metz. D'où peut lui venir cette connoissance, puisqu'elle n'a jamais voyagé \*. D'ailleurs, suivant le récit de ma confidente, rien de moins opulent que l'intérieur de la maison de Mad. *Welldone*: sa fille & elle s'imposent même des privations cruelles, pour pouvoir soutenir le commerce qu'elles font. J'aurois bien du plaisir à les rendre heureuses, si elles vouloient être reconnoissantes.

Il faut que j'aie vu cette Mad. *Jarvis*. Qu'en pense-tu? Je m'ouvrirai l'entrée de sa maison sous quelque prétexte honnête; elle me

---

\* Milord Sandwick croyoit Miss Clarence née dans l'état où il la trouvoit.



fera peut être d'un grand secours ;  
& puis j'y verrai, sans doute, la  
belle. Plus je rencontre d'obstacles,  
& plus je brûle de les surmonter.

Ta lettre ne me persuade pas ;  
mon cher *James*. Je ne croirai ja-  
mais que ce soit pour tenir com-  
pagnie à un vieil oncle, que tu  
consens à t'enterrer dans une Pro-  
vince. .... C'est donc sous l'espoir  
de la succession. .... Dans ce cas je  
te blâmerois moins. .... Mais, par  
ma foi, c'est l'acheter bien cher.  
Quelque soit le motif de ta retraite,  
je ne t'en parlerai plus. Quand tu  
jugeras à propos de me prendre pour  
ton confident, mon sein s'ouvrira  
pour y recevoir tes secrets: je ne  
veux point te les arracher.

Mon père est allé passer six se-

maines dans une de ses Terres. Je vais profiter de son absence, pour conduire à bien mon aventure avec la petite. Adieu, *James*. Tu sçais que depuis long-tems j'ai fait vœu de t'aimer toute ma vie.

HENRI SANDWICK,

*Londres, ce.... 17....*

---

LET T R E X I I I.

*De CLARENCE WELLDONE,  
à EUGÉNIE D'ALBRUM,  
à Metz.*

**M**ON amitié pour vous, ma chère *Eugénie*, me fait une loi de ne pas vous cacher le secret de mon cœur. Le croirez-vous? Je cesse d'être

indifférente pour un homme.... que sa naissance & sa fortune éloignent de moi pour jamais. Ma réputation ne peut que souffrir de ses assiduités. C'est ainsi que je raisonne avec moi-même, pour chasser de mon cœur *Milord Sandwick*, car c'est lui qui trouble ma tranquillité. Mais ma sévérité pour moi, ira, s'il le faut, jusqu'à la tyrannie: j'expierai par tous les moyens possibles, la foiblesse de mon cœur. Je lui imposerai un silence rigoureux. C'est dans votre sein que je déposerai toutes mes peines. Vous me plaindrez, sans doute. Hélas! il n'a pas dépendu de moi de n'être pas sensible.

De la Salle où je travaillois, je pouvois le voir sans en être apper-



que. Sa figure est charmante.....  
Quelle misérable excuse! Ah! ne croyez pas que je veuille l'alléguer. Est-ce à d'aussi frêles avantages que l'on doit céder la victoire? Mais jusqu'alors je n'avois pas été dans le cas de lui parler, & le tems auroit effacé de mon cœur ce léger souvenir. Il a fallu, pour mon malheur, qu'il soit de la connoissance de Mad. *Jarvis*. Dimanche, nous étions prié, maman & moi, d'aller prendre le thé chez elle; par l'effet du hasard, j'y fus seule. J'étois à peine assise, que *Milord Sandwick* se fit annoncer. Il salua la mère & la fille, avec un air de familiarité, qui prouve une ancienne connoissance; & eût pour moi, pendant tout le tems de sa visite, des attentions marquées.

Dès qu'il fut sorti, *Miss Fanni* se récria sur l'amabilité du *Lord*, sur sa bonne mine, & sur-tout, sur sa fortune, qu'elle dit être immense. — Et il n'en est pas plus heureux, a repris *Mad. Jarvis*. — Pourquoi donc ? ( Cette question a prévenue ma réflexion ). — « C'est qu'il est » amoureux, & qu'il croit n'être » pas aimé. Il nous racontoit hier, » que son amour avoit pris nais- » sance à *Wauxhall*; que n'ayant pas » pû suivre alors l'objet charmant » dont il est épris, il avoit été » obligé à en faire des recherches » longues & pénibles, qu'ayant en- » fin découvert que c'étoit la fille » d'une Marchande, il avoit été » faire divers emplettes dans cette » maison, Pendant quinze jours qu'il

» y a été , il n'a pas pû parvenir  
 » une seule fois à voir son idole ; ce  
 » qui l'afflige singulièrement.... Pre-  
 » nez donc encore une tasse de thé ,  
 » *Miss*. . . . Ce *Lord* est aimable ,  
 » n'est-ce pas ?... Ma fille en raffolle ;  
 » si elle étoit plus jolie , je ne le re-  
 » cevrais pas chez moi. — Ma mère  
 » ménage bien peu mon amour-  
 » propre , mais je suis faite à ces  
 » apostrophes ».

Le ton aigre que *Fanni* mit dans  
 cette repartie , me surprit , la croyant  
 très-douce , & parut piquer sa mère ,  
 qui lui dit avec humeur : — Taisez-  
 vous , vous êtes une sotte.

Cette altercation mit fin à la gêne  
 que m'avoit causée le discours de  
 Mad. *Jarvis*.

Il commençoit à se faire tard ; je



DE CLARENCE WELLDONE. 89  
pris congé, & revins à la maison  
beaucoup plus triste que lorsque j'en  
étois sortie.

La nuit, le supplice des infortunés,  
me rendit plus malheureuse, par  
l'examen que je fis de mon intérieur.  
Je reconnus l'amour aux symptômes  
de mon mal. La plaie n'est pas  
encore assez profonde, pour ne pas  
en esperer la guérison. J'attends  
tout du tems, & de mes réflexions.

Plaignez - moi, conseillez - moi,  
mais croyez toujours à ma vertu,  
comme à mon amitié.

CLARENCE WELLDONE.

*Londres, ce.... 17....*



---

---

**L E T T R E X I V.**

*De Madame JARVIS, à SIR HENRI  
SANDWICK, à Londres.*

**V**OUS avez, *Milord*, une manière de prier à laquelle il est impossible de résister. Vos offres, vos promesses, m'ont assurément bien moins décidé à vous satisfaire, que le desir de contribuer à votre bonheur, & à celui de la fille de mon amie.

Il est à propos, cependant, de vous faire connoître le caractère des deux personnes à qui vous avez affaire.

*Mistress Welldone* est une femme très-bien élevée, parfaitement vertueuse, & qui ne consentiroit pas à ce qu'elle appelleroit le déshonneur

de sa fille, pour la couronne d'Angleterre. Il est donc inutile de tenter cette voie, puisqu'elle seroit sans succès.

Quant à *Clarence*, son cœur est à vous. Une rougeur subite à votre apparition, des questions faites à votre sujet, lors de votre départ, & de cet air embarrassé, qui dénote si bien le trouble de l'âme, sont des certitudes pour ma clairvoyante amitié. Cependant, si vous m'en croyez, il ne faut rien brusquer. La séduction ne se g'isse que par degrés dans le cœur d'une jeune fille honnête. On résiste d'abord au penchant que la raison condamne; le tems éloigne les craintes, & finit par les vaincre. L'innocente cède enfin à son inclination, & vôle



vers l'objet qu'elle aime, tout en le redoutant.

Suivez mes conseils, *Milord*; évitez, sur-tout, que l'on puisse se douter de notre intelligence. Le moindre soupçon à ce sujet, détruirait l'édifice. Ma fille gagnera la confiance de *Clarence*: je conserverai l'amitié de sa mère; votre amabilité & mon adresse feront le reste.

J'irai jeudi à *Richemond*\* voir la maison que vous voulez que j'accepte. Songez, pourtant, que j'y mets une condition: c'est qu'elle ne contiendra que l'exacte nécessaire. La magnificence ne convient pas à mon état actuel. D'ailleurs, je serois désolée de vous causer trop de dé-

---

\* Village à neuf milles de Londres.

penſe. Ce cadeau mérite déjà toute ma reconnoiſſance. Permettez que j'y joigne la haute conſidération avec laquelle je ſuis, *Milord*, votre humble ſervante.

HONORÉ JARVIS.

*New Bonn Street, ce.... 17....*

LETTRE XV.

*De SIR HENRI SANDWICK, à SIR JAMES PARKINS, à Manchester, dans laquelle étoit incluse la précédente.*

LIS la lettre ci-jointe, & tu verras que les grandes opérations ne ſont qu'un jeu pour ton ami. Il m'en coûte à la vérité une maïſon

à *Richmond*. Mais elle étoit de tous tems destinée pour être le temple de mes plaisirs. *Jenni* l'a habitée : *Clarence* y couronnera mon amour.

Tu dois voir d'ici mon projet. *Mad. Jarvis* à la campagne, priera son amie d'y laisser venir sa fille, & si une fois elle y est..... Je te jure qu'elle n'en sortira pas sans que je sois au comble de mes vœux.

A présent tu voudrois sçavoir comment j'ai pû gagner si promptement les bonnes grâces de la veuve. Ma maison a achevé ce que ma bonne mine avoit commencé. Avec de pareilles femmes, l'intimité suit de près la connoissance. J'ai vû chez elle ma divinité. Laisse-moi te peindre cette charmante fille.



Elle est grande, & faite comme une Nymphé. Ses blonds cheveux couvrent une tête parfaite. Ses longues paupières bordent avec grâce de grands yeux bleus, qui sont tendres sans langueur. Deux fourcils parfaitement dessinés, les couronnent. Son nez est fait comme celui de Vénus. Sa bouche n'est pas très-petite, mais sa fraîcheur, & la blancheur de ses jolis dents, feroient regretter qu'elle le fût davantage. Le tour de son visage, est celui de l'oval le plus exact. L'albâtre est moins blanc que sa peau. Une pâleur intéressante, laisse appercevoir la plus petite émotion: la rose alors se mêle au lys, & forme un mélange délicieux. Sa main est inimitable; enfin, mon ami, toute sa

personne est un assemblage de  
perfections.

Si mes extravagances t'ont étonné,  
je suis sûr qu'à présent tu m'excuses.

Depuis ma première entrevue avec  
*Clarence*, je ne pense qu'à elle. Cha-  
cune de mes actions a toujours  
*Clarence* pour objet. Si je me pare,  
c'est dans l'espoir de rencontrer  
*Clarence*: si je fais quelques em-  
plettes, c'est pour les offrir à *Clare-  
rence* dans un tems plus heureux:  
si j'écris, ma plume trace le nom  
de *Clarence*: si l'on parle de quelques  
jolies femmes: je cite *Clarence*: *Clare-  
rence*, enfin, est sans cesse dans ma  
bouche, comme elle est dans mon  
cœur. Quand elle sera à moi; quand  
je la presserai dans mes bras; quand  
elle sourira à mes caresses, & que  
ses

ses yeux se fixeront tendrement sur les miens, mon cher *James*, il faudra mourir de plaisir. Si tu fais des vœux pour le bonheur de ton ami, fais-en pour qu'il soit aimé de *Clarence*.

HENRI SANDWICK.

Londres, ce.... 17....

## LETTRE XVI.

De CLARENCE WELLDONE,  
à EUGÉNIE D'ALBRUM,  
à Metz.

DEPUIS plusieurs jours, ma chère compagne, je suis à *Richmond*. C'est un endroit charmant, & dans une situation heureuse. Il n'est éloigné de *Londres* que de neuf milles.

I<sup>re</sup>. Partie.

E



Mad. *Jarvis* vient d'y acheter une maison, où elle compte passer la belle saison. Elle a prié maman de m'y laisser venir pour une quinzaine de jours. Attentive à tout ce qui peut me distraire, elle m'a pressé de céder à l'invitation de son amie; en sorte qu'il ne m'a pas été possible de refuser.

Une visite que nous avons eue ce matin, me cause de l'inquiétude. Nous déjeûnions lorsqu'un bruit de chiens & de chevaux s'est fait entendre dans la cour. Je m'approche de la fenêtre, & vois à travers, *Milord Sandwick* qui descendoit de cheval. Le tems qu'il a mis à gagner l'appartement, a fait disparaître l'émotion que sa vue venoit de me causer.

« — J'ai chassé dans le parc avec le

» Duc de *Richemond*, dit-il en en-  
 » trant, & me trouvant si près de  
 » vous, Mesdames, je n'ai pas voulu  
 » m'en retourner à *Londres* sans avoir  
 » l'honneur de vous faire ma cour.  
 » — Soyez le bien venu, *Milord*,  
 » vous arrivez à temps pour déjeû-  
 » ner.... *Fanni*, dites qu'on apporte  
 » une tasse..... Faites-nous donc  
 » compliment, *Milord*, sur notre  
 » bonne fortune; cette belle *Miss* a  
 » bien voulu quitter la Ville pour  
 » venir partager notre solitude.» —  
 C'est moi qui suis l'obligée, ai-je  
 dit avec embarras.

Comme la présence de cet homme  
 met mon pauvre cœur à la gêne! il  
 battoit avec une force.... Ce n'étoit  
 sûrement pas de chagrin. Quelle  
 étrange position!

Après le déjeuner on a proposé un tour de jardin. Le tems invitoit à la promenade. *Milord*, pour descendre, me présenta la main. — Madame *Jarvis* en a plus besoin que moi, lui ai-je dit. Il a profité de l'avis : mais il en paroïsoit mécontent. Au bout d'une heure il a pris congé, en demandant la permission de renouveler quelquefois ses visites. — Vous me ferez toujours grand plaisir, *Milord*, a repliqué Madame *Jarvis* en le reconduisant.

Lorsqu'elle est rentrée elle avoit l'air très-satisfait : & les éloges de *Milord* ont recommencé. Fatiguée de mon silence, elle m'a dit avec humeur : — Le *Lord Sandwicke* est assez mal dans votre esprit, à ce qu'il me paroît, *Miss*? — Il est de vos amis,



Madame, c'est une raison pour qu'il ait part à mon estime.

Je me suis retirée un instant après dans mon appartement pour réfléchir à ce qui venoit de se passer.

L'ennemi de mon repos, me disoit - je en soupirant, est très-lié avec *Mistress Jarvis*. Les occasions de le voir seront fréquentes, tant que je resterai ici. Fuyons le danger: retournons à *Londres*.... Mais que dira Maman?.... Que pensera Madame *Jarvis*? Sa fille.... *Milord* même? Ma conduite, dont on ne devinera pas le motif, paroîtra ridicule.... Restons donc. Je connois le précipice, je puis l'éviter.

Il y a long-tems que vous ne m'avez écrit, *Eugénie*, votre silence m'inquiète; & ma craintive amitié

ne s'en accommode pas. Avez-vous des nouvelles de votre frere? Arrive-t-il bientôt? Madame d'*Albrum* persiste-t-elle toujours dans sa funeste résolution? Apprenez-moi donc que vous avez lieu d'attendre quelque changement dans votre sort. Pourquoi faut-il, hélas! que nous soyons séparées, sans espoir de nous revoir. O mon amie! cette idée détruit toute espèce de bonheur dont je pourrois jouir. En est-il de parfait sans vous, pour votre

CLARENCE WELLDONE.

*De Richemond, ce. . . . 17. . . .*



## LETTRE XVII.

*De la Mème à la Mème, à Metz.*

IL faut partir, mon *Eugénie*, il faut quitter une maison où tout semble être d'intelligence avec l'être que je dois fuir. Il est ici à demeure sous le prétexte frivole d'une légère incommodité. Logé tout près de la maison de Madame *Jarvis*, il y prend ses repas : enforte qu'à toutes les heures du jour nous nous trouvons ensemble. Les tête-à-tête sont fréquents. Il est honnête & respectueux ; mais il est tendre : toutes ses actions me font entendre qu'il m'aime. Le danger est pressant : mon pauvre cœur souffre des contraintes

E iv



continuelles que je m'impose; j'affecte un air d'indifférence; mais.... Peut-on être toujours sur ses gardes? S'il alloit deviner à quel point je suis foible.... C'est alors que je serois malheureuse. Je vais écrire à Maman qu'elle vienne me chercher.... Il faudra donc lui dire les raisons d'un si brusque départ.... Lui dire.... Que j'aime *Milord Sandwick* ... Non, jamais.... Que penseroit-elle de moi? Mon amour est un crime. Ce *Lord* n'est pas fait pour moi. Elle me mépriseroit si je la laissois lire dans mon cœur.

Mais pourquoi suis-je venue ici? J'avois vue à *Londres* l'intimité du *Lord Sandwick* avec *Madame Jarvis*: c'étoit un avertissement pour ma prudence.... Quel cruel embarras! Si je vous avois auprès de moi, vos

conseils me sauveroient de mes incertitudes.

Maîtres, Domestiques, tout ici adore *Milord*, & que m'importe ! Il ne m'est, & ne me sera jamais de rien. Une fois hors de ce lieu je fuirai toutes les occasions de le revoir. Encore six jours, & les quinze seront expirés.... Encore six jours.... Je les passerai donc avec lui.... Raison, vertu, soyez mes guides !

On m'attend pour prendre le thé. Cette lettre ne sera portée à la Ville que demain au soir, ainsi je pourrai encore la continuer. Adieu, jusques-là.

*Le matin à six heures.*

Où suis-je, ma chère *Eugénie* !  
Les habitans de cette maison sont

E v

tous des scélérats. Quelle horrible certitude je viens d'en acquérir!

En remontant dans ma chambre hier vers minuit, je me couche, & lis quelques instans avant de m'endormir. Le sommeil me surprend, ma tête se panche sur la lumière, & le feu prend à mon bonnet. Je me réveille à tems pour m'en appercevoir, je crie, & au même instant je vois *Milord Sandwich* sortir de dessous mon lit. Son apparition me fait crier de nouveau; & je tombe sans connoissance.

Revenue à moi, je me trouve dans un fauteuil; ma tête reposoit sur son sein: il étoit occupé à me faire respirer des sels, & à raccommoder le dégât que le feu avoit fait dans mes cheveux. Jugez quel a dû



être mon état en me trouvant au milieu de la nuit, presque nue, dans les bras de ce monstre. La fureur m'a donné des forces : je l'ai repoussé avec horreur. D'un saut j'ai gagné la porte, de là l'escalier. Alors j'ai vu, mais vu très-distinctement, *Miss Fanni* & sa mère, qui se déroboient avec vitesse. Je les ai appelé vainement. Personne n'a répondu à mes accents plaintifs. Toute hors de moi, j'ai conduit mes pas au hazard. La porte du jardin étoit ouverte ; j'y suis entrée, la fraîcheur de la nuit, l'agitation dans laquelle j'étois, m'ont causées une seconde foiblesse, & j'ai encore perdu connoissance. En ouvrant les yeux, je me suis trouvée sur mon lit. *Milord* étoit à genoux, & versoit des larmes sur

une de mes mains qu'il tenoit dans les siennes. — O Dieux ! encore vous, me suis-je écriée ! Par pitié laissez-moi, que je ne vous voie jamais ! Sortez, ou je vais fuir. — « Je fors, » oui, je dois être pour vous un » objet odieux : mais promettez- » moi de me pardonner, d'excuser » l'excès de mon amour ». — Te pardonner, monstre abominable ! Ne l'espère pas. . . . Mais éloigne-toi, ta présence fait mon supplice. — Je ne » puis vous quitter dans l'état où » vous êtes : ne craignez rien de » moi ; mon respect égale ma tendresse. Eh bien ! Puisque vous l'ordonnez, je vais quitter la place où » je suis : je resterai à votre porte ». — J'exige que vous sortiez de mon appartement : je vais mourir à vos

yeux si vous ne remplissez pas mes desirs.

Enfin, il m'a obéi; sur le champ j'ai mis tous les verrous; il est resté en dehors. Ses sanglots, ses soupirs, ses prières: rien ne m'a ému. Je le hais à présent, plus que je ne l'ai aimé. Est-ce donc en voulant déshonorer une femme, qu'on lui prouve son amour?

Mais cette Madame *Jarvis*, mais sa fille..... Concevez-vous, mon *Eugénie*, toute l'horreur de leur conduite. Car il ne m'est pas possible de douter de leur complicité.

Je viens d'écrire à Maman \*, elle frémissa en apprenant dans quelles mains elle m'avoit confiée. Adieu,

---

\* Cette lettre ne s'est point retrouvée.



110 M É M O I R E S

ma chère compagne. Aimez &  
plaiguez

CLARENCE WELLDONE.

*De Richemond, ce.... 17....*

---

## LETTRE XVIII.

*De SIR HENRI SANDWICK,  
à SIR JAMES PARKINS, à  
Manchester.*

**M**ALÉDICTION sur l'affreuse  
invention qui me rend le plus mal-  
heureux des hommes! Je touchois  
au bonheur, il est à présent éloigné  
de moi pour jamais!

Tout avoit réussi au gré de mes  
vœux. La divine *Clarence* étoit à  
*Richemond*. Sous le prétexte d'une  
maladie, j'étois censé y prendre

l'air, & occuper une maison voisine de celle de Mad. *Jarvis* : il n'en étoit rien : mon Appartement touchoit au sien. Une porte artistement construite au pied de son lit, & que le Diable n'auroit pas deviné, étoit notre seule séparation. Toutes les nuits je me rendois dans sa chambre. A la lueur de sa lampe, je découvrois des beautés qui m'environnoient d'amour. Mais un certain respect, que je n'ai jamais éprouvé, arrêtoit la témérité de mes desirs. Je m'approchois doucement pour respirer son haleine : je n'osois qu'à peine imprimer ma bouche sur une main d'albâtre. Le jour me chassoit de ce lieu délicieux : il paroïssoit toujours trop-tôt.

Jeudi dernier, comme j'attendois

l'instant favorable pour entrer dans sa chambre ; j'entendis qu'elle appelloit à son secours. Sans réfléchir à l'idée qu'elle auroit de ma subite apparition, n'écoutant que son danger, j'entre & la voit toute en feu. La tête de Méduse n'auroit pas produit sur elle un effet plus prompt que ma présence : elle jette un cri, & tombe sans connoissance. Je profite de ce moment pour étouffer avec ses draps le feu, qui n'a endommagé que ses cheveux ; je la prends dans mes bras, & la pose sur un fauteuil. Ah ! qu'un pareil moment m'eût paru délicieux dans d'autres circonstances. Je n'avois alors que le desir de la rendre à la vie.

En ouvrant les yeux, ses pre-



mières paroles ont été pour me maudire, & s'échappant avec force de mes bras, elle fuit avec une rapidité inconcevable. Je la suis de loin, elle avoit gagné le jardin, où je la trouve étendue & sans aucun mouvement. Je me charge de ce précieux fardeau, & regagne son appartement. Je la pose sur son lit. Ses mains, ses pieds, étoient de glace; je les réchauffai avec ma bouche. J'étois à ses genoux, je pleurois; *James*, de ma vie je ne fus si affecté: enfin, que te dirai-je? à peine eut-elle recouvré le sentiment, qu'elle a exigé que je sorte de sa présence; il a fallu obéir, quoique son état me fit trembler. Je n'ai pas quitté le seuil de sa porte jusqu'au matin.

Vers les dix heures, Mad. *Welldone* est arrivée. — « Je viens passer deux » jours avec vous, dit-elle; ma tante » est à *Londres* depuis hier, elle veillera à mon commerce pendant ma » courte absence. . . . Où est donc » *Clarence*; cette chère enfant! Il me » tarde de l'embrasser » . . . . On lui répondit qu'elle n'étoit pas encore descendue. — « Eh bien, je vais la » surprendre. *Fanni*, conduisez-moi » à sa chambre ».

Dès que nous fûmes seuls, Mad. *Jarvis* me dit: — « *Milord*, tout va » être découvert. Votre imprudence » nous a perdu. — Quoi! point de » remède?—Aucun, *Milord*. *Clarence* » dira à sa mère que nous étions » d'intelligence. Heureusement, elle » n'en a pas de preuve & . . . *Fanni*

accourt. — « Dieu nous bénisse! dit-elle en joignant les mains; la petite sorte nous accommode de toutes pièces. J'ai écouté un instant à la porte. O ma mère! s'est-elle écriée, c'est le Ciel qui vous envoie. Avec quels monstres m'avez-vous laissée? Ils avoient projeté mon infamie. Je ne suis pas encore revenue de la frayeur que j'ai eue cette nuit. Fuyons cette horrible maison. Le *Lord* *Sandwich*. . . . . Mais venez, je vous raconterai tout cela en chemin, puisque ma lettre ne vous est pas parvenue. Ma perte étoit décidée. Un moment plus tard...

» Elles se sont levées, & je me suis sauvée. » A peine *Fanni* finissoit-elle de parler, que nous



avons vû *Clarence* & sa mère tra-  
 verser la cour. Le carosse qui avoit  
 amené *Mistress Welldone* étoit encore  
 à la porte; elles montèrent dedans  
 & disparurent à nos yeux.

Misérable que je suis! ai-je dit  
 en frémissant de rage, la voilà qui  
 s'éloigne, & c'est par ma faute. —  
*Singleton*, cours, rappelle-là; assure  
 le que je n'en voulois pas à son  
 honneur: que mon seul desir étoit  
 de la voir, de l'admirer... Personne  
 ne bouge!... On me trahit!... Que  
 la foudre m'écrase, si je ne fais pas  
 réjaillir ma vengeance sur tout ce  
 qui m'environne.

Tu ne vois, mon ami, qu'une  
 légère esquisse de mon désespoir.

J'ai fait préparer ma chaise, &  
 me voilà sur le chemin de *Londres*;

criant sans cesse à mon Postillon: —  
 Crève mes chevaux, s'il le faut;  
 mais malheur à ta mal-adresse si tu  
 ne les rejoins pas.

Enfin, à deux milles, je rencontre  
 la voiture où elles étoient: je fais  
 signe à leur Cocher d'arrêter; & je  
 monte à leur portière. — Pourquoi  
 ce départ précipité, Mad. *Welldone*?  
 Pour Dieu! ne me jugez pas d'après  
 les apparences: elles me rendent  
 coupable; mais croyez.... — « Y  
 » auroit-il quelqu'autre chose pour  
 » le service de *Milord*? me dit froi-  
 dement la mère en m'interrom-  
 pant, « des affaires pressées m'appel-  
 » lent à *Londres*, je lui serois obligé  
 » de ne pas m'arrêter plus long-tems».

Ce discours me confondit, je  
 me retirai, & leur laissai un libre  
 passage.

J'ordonnai à mon Postillon de suivre leur voiture. Je verrai du moins, me disois-je, le lieu qui la renferme. J'eus effectivement le plaisir de la voir descendre chez elle; & je regagnai ensuite le chemin de mon Hôtel.

La fièvre me prit: on dit que j'ai été bien mal; on dit aussi que je suis mieux: je n'en crois rien; car la mort est dans mon cœur.

Pourquoi ne puis-je pas en faire ma femme?... Moi!... l'époux d'une Bourgeoise..... Que diroit mon père?... Que diroit le public?... loin de moi cette idée!... Mourons de désespoir; mais ne nous couvrons point de honte..... Si cependant tous ces dehors d'une vertu rigide n'étoient qu'un amorce pour m'at-



tacher davantage, & tirer de moi des présents considérables... Qu'elles parlent; ma fortune est à elles. Tout ce qui m'appartient est aux ordres de *Clarence*, à l'exception de ma main. Oh! comme je serois payé de mes bienfaits, par le plaisir de la voir heureuse.

Mon père arrive incessamment. Ses affaires le rappellent à *Londres* plutôt qu'il ne croyoit. Je suis fâché de ce contre-tems. Sa présence gêne mes actions. Si tu me voyois, mon cher *James*, je t'inspirerois sûrement de la pitié.

HENRI SANDWICK.

*Londres*, ce.... 17....



---

---

**LETTRE XIX.**

*De CLARENCE WELLDONE,  
à EUGÉNIE D'ALBRUM,  
à Metz.*

VOTRE frère a donc rempli mon attente, ma chère *Eugénie*. Il a obtenu de *Mad. d'Albrum*, qu'elle ne forceroit point votre vocation; elle en a donné sa parole: me voila tranquile pour votre liberté. Cette nouvelle fait diversion à mes chagrins. J'en éprouve de réels, mon amie, par les continuelles persécutions de *Milord Sandwick*.

Maman n'avoit point reçue la lettre que je lui avois écrite; j'ignore en quelles mains elle est tombée

tombée. Mais par l'effet d'un heureux hafard, elle étoit venue le même jour, pour en passer deux ou trois chez Mad. *Jarvis*. Vous jugez de son étonnement aux découvertes affreuses dont je lui ai fait part. Sur le champ nous fommes revenues à *Londres*. *Milord Sandwick* nous y a fuivi, & a eu l'audace de faire arrêter notre voiture à deux mille de *Richemond*, pour nous faire agréer des excuses fur ce qui s'étoit passé. La réponse de ma mère l'a déconcerté, & il a disparu.

J'ai trouvé à la maison ma tante de *Plimouth*. Les careffes de cette bonne & respectable femme diffipèrent une partie de mes peines. Plusieurs jours se font passés fans aucun fujet d'inquiétude. Vendredi



dernier, un homme d'assez bonne mine, demanda à Maman la permission de lui parler en particulier. Après son départ, elle me parut affligée, ma tendresse s'en inquiéta.—« Ma chère »  
» fille, on n'est pas pauvre impu- »  
» nément; dans tout autre état que »  
» le nôtre, j'aurois fait jeter par la »  
» fenêtre le personnage qui sort »  
» d'ici.... Il venoit m'offrir de vous »  
» vendre à *Milord Sandwick*. Vous »  
» pouvez, m'a dit ce misérable, faire »  
» vos conditions; quelles qu'elles »  
» soient, elles conviendront à *Milord*. »  
» Il adore *Clarence*, & ne voit de »  
» bonheur que dans sa possession.... »  
» J'imagine, lui ai-je répondu, que »  
» voila la fin de votre commission. »  
» Eh bien! dites à celui qui vous »  
» a envoyé, qu'il connoît bien peu

» le prix de l'honneur, puisqu'il  
 » croit qu'on peut l'échanger contre  
 » de l'or. Priez-le au nom de ma  
 » fille, & au mien, de cesser de  
 » nous persécuter: ses tentatives se-  
 » roient vaines. Et vous, Monsieur,  
 » ne vous chargez jamais de pareilles  
 » commissions; bien des gens, avec  
 » ma façon de penser, n'auroient  
 » pas ma douceur. En finissant,  
 » je lui ai tourné le dos; & il est  
 » parti sans prononcer une parole.  
 » Voilà les hommes, mon enfant,  
 » rien ne leur coûte pour satisfaire  
 » leurs passions ».

Nous fîmes Dimanche à *Bagnes-*  
*wells* \*. Une heure après *Milord*

---

\* Jardin public où l'on va prendre du thé.

y arriva. ( Il fait sûrement épier nos démarches ). Il eut l'effronterie de venir nous joindre : notre accueil ne dût pas le satisfaire. Un instant après, il fut abordé par un de ses amis. — « Parbleu, *Milord*, je suis » charmé de te rencontrer en si » bonne compagnie. Ces Dames » voudront bien permettre que je » prenne une tasse de thé avec elles.

— » Je suis fâchée de ne pas » pouvoir profiter de l'honneur que » vous voulez nous faire, dit Maman » en se levant »; nous leur fîmes la révérence, & partîmes à l'instant.

En arrivant à la maison, nous trouvâmes *Miss Berclay* un peu malade. Comme elle est fort âgée, son état peut être dangereux. Le Ciel nous préserve de perdre cette ex-



cellente personne. Maman en est fort inquiète: toujours de nouveaux sujets de peines. Nous ne sommes donc nées que pour souffrir!

Le séjour de votre frère à Metz a été bien court. Vous ne me mandez pas si la garnison est fort éloignée. Sa tendresse pour vous ne me surprend pas. Il rend justice à la bonté, à la vertu, à la beauté de mon amie.

Adieu. Écrivez-moi souvent: ne pouvant vous voir, il m'est doux de vous lire.

CLARENCE WELLDONE.

Londres, ce.... 17....



## L E T T R E X X.

De SIR HENRI SANDWICK, à  
SIR JAMES PARKINS, à Man-  
chester.

QUEL est l'audacieux qui a osé aller sur mes brisées ? Enlever une fille que je destinois à mes plaisirs.... Une fille que j'adore, & pour laquelle je donnerois mille vies. Je veux être damné si je ne punis l'insolent..... Oui, mon cher *James*, *Clarence* m'est ravie ; & l'on m'avoit soupçonné.... Plût à Dieu qu'elle fût en ma possession !

Avant-hier, je céдай à mon impatience, & fus chez Mad. *Welldone*. Toute la maison étoit en alarmes.

Mon arrivée eut l'air d'étonner. On me fit passer dans une chambre, où je trouvai la mère de *Clarence*, & une vieille femme étendue dans un fauteuil: toutes deux pleuroient. — « Venez-vous, *Milord*, insulter » à notre douleur, me dit tristement » *Mistress Welldone*. Rendez-moi ma » fille, ou donnez-moi la mort. Je » ne puis vivre sans elle. — Par pitié, dit la vieille, rendez-nous » cette chere enfant: c'est notre » seule consolation. — Par pitié vous-même, *Mesdames*, expliquez-vous mieux. Je devine que *Clarence* vous est ravie, & que vous m'accusez d'être l'auteur de ce rapt: je commence par vous jurer sur mon honneur, que vos soupçons sont injustes. J'aime *Clarence*, je n'en



disconviens pas, je veux même vous le prouver, en faisant toutes les démarches possibles pour la retrouver. Daignez à présent m'instruire des circonstances de cette affreuse catastrophe. — « Eh bien, *Milord!* » j'accepte vos offres, & vous crois » sur votre parole.

» Il vint hier au matin un Laquais » en livrée, me dire de porter sur » les midi des toiles & des mouf- » felines, chez *Miladi Brayton*, à » *Soho Square* \*; à l'heure dite, je » m'y rends avec une fille, & des » marchandises. *Miladi* me reçut » fort bien, & m'acheta presque » tout ce que j'avois apporté. En » sortant, une de ses femmes me pria

---

\* Place de Londres.

» de lui montrer les mouffelines qui  
 » me restoient. Elle me retint assez  
 » long-tems, & finit par ne rien  
 » prendre. En rentrant ici, ma  
 » tante, que vous voyez, me de-  
 » manda pourquoi *Clarence* ne re-  
 » venoit pas avec moi. Cette question  
 » me surprit : l'explication me rem-  
 » plit d'épouvante. Voici ce qu'elle  
 » m'apprit.

« J'étois à peine sortie depuis  
 » une heure, lorsque le même La-  
 » quais, qui étoit venu m'avertir  
 » le matin, revint, de ma part,  
 » dire à *Clarence*, de m'apporter des  
 » dentelles, & encore quelques  
 » pièces de mouffeline. Elle n'hésita  
 » pas un instant. Le Laquais fut lu  
 » chercher un fiacre, & elle y  
 » monta avec les marchandises,

» qu'elle croyoit que je lui avois  
 » fait demander. Depuis ce moment,  
 » nous n'en avons pas eu de nouvelles.  
 » Je n'ai pourtant négligé aucunes  
 » démarches. Sur le champ, j'ai volé  
 » chez *Miladi Brayton*: elle m'a écou-  
 » té avec bonté, & a fait appeller  
 » *Miss Moor*, sa première femme.  
 » — C'est vous, lui a-t-elle dit, qui  
 » m'avez fait venir cette Lingère;  
 » d'où la connoissez vous? — Je ne  
 » la connois pas, répondit cette fille,  
 » c'est *Georges*, le nouveau domes-  
 » tique de *Miladi*, qui m'a recom-  
 » mandé Madame, parce qu'il m'a  
 » dit avoir une sœur qui travaille  
 » chez elle. — Qu'on me fasse monter  
 » *Georges*.  
 » *Georges* ne s'est point trouvé.  
 » — Je soupçonne ici du mystère,



» reprit *Miladi*, & fuis surprise qu'on  
 » ait choisi ma maison pour com-  
 » mettre une vilaine action. Mais  
 » je découvrirai tout. Retournez  
 » chez vous, *Mistress*, faites de votre  
 » côté des informations, & foyez  
 » sûre que du mien je n'épargnerai  
 » rien, pour trouver le fil de cette  
 » horrible aventure. Si l'argent vous  
 » manque, puifez dans ma bourse,  
 » & puifez-y fans crainte. En me  
 » difant cela, cette Dame respectable  
 » me la préfentoit. Je l'ai remercié,  
 » en lui affurant que j'avois affez  
 » d'argent, pour n'être pas dans le cas  
 » d'ufer de fes offres.

» A mon retour, je me livrai à  
 » la douleur la plus amère. J'envoyai  
 » à votre Hôtel; on me rapporta  
 » que vous étiez à la Campagne,

» depuis la veille au soir. Votre ab-  
 » sence changea mes soupçons en  
 » certitude. A la nuit, on trouva  
 » sur le seuil de la porte une corbeille  
 » couverte & cachetée. Elle étoit  
 » à mon adresse, & renfermoit les  
 » dentelles & les mouffelines que  
 » ma fille avoit emportées. On y  
 » avoit joint un billet de 200 liv.  
 » *sterlings*, que j'ai mis en pièces  
 » dans l'instant. Je me suis trouvée  
 » ce matin au lever de *Miladi Bray-*  
 » *ton*; mais ses recherches n'ont  
 » pas été plus heureuses que les  
 » miennes.

» Voilà, *Milord*, les détails que  
 » vous m'avez demandés. Veuillez  
 » le hazard vous servir mieux que  
 » moi! Et puissiez-vous rendre l'une  
 » à l'autre, deux êtres qui ne peuvent

» pas vivre séparés ? — Je ne tromperai pas votre attente, lui dis-je la rage dans le cœur, & je fors pour commencer mes recherches.

*Miladi Brayton*, me suis-je dit, est sœur de *Fitz-William*. Il doit avoir part dans tout ceci; il a eu des vues sur *Clarence*; ainsi, point de doute qu'il ne soit l'auteur de cet enlèvement.

Tout plein de ces réflexions, je cours à son Hôtel; je le trouve, & débute par des menaces. — « Défendons, me dit-il froidement; » battons-nous: l'explication viendra ensuite ».

Sa proposition étoit trop de mon goût, pour être rejetée. Nous nous battons dans son jardin: je le mets hors de combat. — « A présent,



» puis-je sçavoir le sujet de votre  
 » courroux? — Il s'agit de me rendre  
 » *Clarence*. — Je vous jure que je ne  
 » sçais où elle est : mais je vous jure  
 » aussi, que si elle étoit en mon  
 » pouvoir, je ne la céderois pas,  
 » fût-ce au Roi. Etes-vous con-  
 » tent? » — Il me suffit que vous  
 ne foyez pas l'auteur de son enlè-  
 vement. Adieu.

La journée s'est passée sans que  
 j'aie pû rien apprendre de satisfaisant.

Hier, je n'ai pas été plus chan-  
 ceux; & aujourd'hui mon père est  
 arrivé. Il a fallu dîner avec lui :  
 enforte que je ne suis pas plus avan-  
 cé que le premier jour.

J'ai mis en campagne cinq de mes  
 gens; & j'ai promis 50 *guinées* à  
 celui qui pourroit découvrir *Clarence*.

DE CLARENCE WELLDONE. 135

L'impatience me mine , mais  
n'ôte rien à mon amitié pour toi.

HENRI SANDWICK.

Londres , ce.... 17....

---

## LE T T R E X X I.

*De CLARENCE WELLDONE ,  
à MISTRESS WELLDONE  
sa mère , à Londres.*

SI ces tristes caractères tracés sans  
suite , & arrosés des larmes du dé-  
sespoir , vous parviennent jamais ;  
vous frémirez en apprenant les cir-  
constances de l'horrible aventure  
qui nous sépare. O Maman ! je juge  
de votre état par le mien , & je me  
dis , qu'il n'en est pas de plus cruel.

On vous a sûrement appris de quel prétexte on s'étoit servi pour m'éloigner de la maison. Il s'agissoit d'exécuter vos ordres, pouvois-je avoir le plus léger soupçon ?

A deux rues de la nôtre, le Laquais qui étoit venu me chercher, & qui étoit monté derrière le carrosse de place, cria au Cocher d'arrêter. Il ouvrit la portière, & me pria de permettre qu'une des femmes de *Miladi Brayton*, qui revenoit d'un message pour sa maitresse, montât dans la voiture. J'y consentis sans peine.

Je vis une grande fille, d'assez bonne mine. A peine fut-elle placée qu'elle leva d'un air de distraction les volets de bois, & dans l'instant elle se jetta sur moi, & me mit



un mouchoir sur la bouche : je tentai vainement de m'en débarrasser ; son bras vigoureux m'en ôta les moyens. — « Ne craignez rien , me » dit-elle , on ne veut vous faire » aucun mal ; mais cessez de vouloir » résister à la force. Cocher, Laquais, » tout ici est à mes ordres ».

En me tenant ce discours , elle avoit tellement embarrassé tous mes mouvements , qu'il m'étoit impossible d'en faire un seul.

Après avoir marché plus de deux heures , la voiture s'arrêta. J'entendis qu'on changeoit de chevaux , & ceux-ci nous menèrent bien plus vite que les premiers.

Enfin , le terme du voyage fut un château situé au milieu d'un bois.

A notre arrivée , une femme se

présenta une lumière à la main. On me fit descendre du carosse. J'étois si fort abattue que je ne pouvois pas marcher, enforte qu'on fut obligé de me porter jusques dans l'appartement qui m'étoit préparé. On m'y servit un souper auquel je ne touchai pas, malgré les instances de la femme qui m'avoit reçue. Plusieurs Valets desservirent, & je restai seule avec une fille d'une figure assez jolie, & qui me parut fort douce. Elle m'offrit ses services pour me dèshabiller. — Je n'ai besoin de rien : qu'on me laisse. — Souffrez, *Miss*, que je vous aide au moins à gagner votre chambre à coucher. — J'y consens, mais vous me laisserez ensuite.

Je m'appuyai sur elle; & nous

passâmes dans la chambre voisine. J'y trouvai un lit magnifique. — Vous pouvez présentement vous retirer. — Je le veux, *Miss*, puisque vous l'ordonnez; mais j'espérois que vous me permettriez de passer la nuit auprès de vous. — J'ai besoin d'être seule.... Vous me paroissez honnête. Répondez avec franchise à ma question. Ce lieu est-il sûr: puis-je y reposer sans crainte? —

« Je vous jure que vous y ferez  
» aussi en sûreté que chez vous.  
» A votre réveil, si vous voulez ma  
» présence, vous n'avez qu'à tirer  
» le cordon de cette sonnette, & je  
» serai à vos ordres. Mais, aimable  
» *Miss*, vous n'avez rien pris, vous  
» devez avoir besoin, sur-tout après  
» la route que vous venez de faire.



» Permettez que je vous apporte  
» un bouillon. »

Elle étoit dehors avant que j'eusse eue le tems de lui demander à quelle distance j'étois de *Londres*.

Elle reparut bientôt, & je pris le bouillon qu'elle me présenta. Quand elle fut retirée, j'examinai soigneusement tous les recoins de la chambre; & quoique certaine que je n'y courois aucun danger, je me jettai toute habillée sur mon lit.

Je ne vous peindrai pas comment j'ai passé cette première nuit; c'est dans l'obscurité des ténèbres que l'aiguillon de la douleur se fait le plus sentir.

Vers les neuf heures je sonnai. La même fille vint avec un déjeûné: je pris quelques tasses de thé. →

Ne puis-je sçavoir *Miss*.... — Oh, dites *Molly*, c'est mon nom. — Eh bien ! *Molly* donc.... Ne puis-je sçavoir par quel hazard je me trouve ici ; & comment se nomme la personne à qui appartient ce château ? Il m'est impossible, *Miss*, de satisfaire à vos deux questions. — Au moins vous pouvez me dire à combien de distance je suis de *Londres* ? — « Cessez des questions auxquelles » je ne puis répondre, *Miss*, & ne » me mettez pas dans le cas de vous » désobliger par mon silence. Pour » toute autre chose, ordonnez ; mon » zèle préviendra vos desirs ». — Faites-moi donc avoir une plume & du papier.

Elle m'apporta sur le champ tout ce qui m'étoit nécessaire pour

écrire. Je passai la journée à cette occupation; je ne l'interrompois que pour verser des larmes. Le soir, je me trouvai fort malade: la fièvre me prit. On fit grand feu: en me levant de mon siège, pour me jeter sur mon lit, la lettre que je venois de vous écrire, & que j'avois mis dans une des poches de mon tablier, tomba dans le feu, & fut consumée dans la minute. Cet événement, quoique naturel, m'affecta, & m'empêcha de reposer. D'ailleurs, je n'avois pas voulu quitter mes habits, ce qui rendoit ma position incommode. La fièvre m'a duré deux jours. Ce n'est que d'aujourd'hui que le corps souffre moins, car les inquiétudes de l'esprit augmentent tous les jours. J'ai cédé



aux instances de *Molly*, qui a voulu me faire changer de linge : cette opération m'a beaucoup soulagée.

*Molly* est très complaisante; mais elle est très-discrette. Elle ne répond à mes questions que par des soupirs : & quand je lui en demande l'explication, elle s'excuse sur des sujets de peines qui lui sont personnelles.

Toutes mes conjectures sont en défaut sur ce que je dois penser de ma captivité. Jusqu'à présent je n'ai vu que des Valets empresseés à me servir. Tout cela me paroît un songe fatigant, dont je dois cependant redouter de sortir. Quoiqu'absorbée dans ma douleur, malgré que j'aie à supporter & vos maux, & les miens, le croiriez-vous, Maman,

les jours me semblent se succéder avec rapidité. Quand l'âme est assiégée par de noirs pressentiments, on redoute l'instant qui doit les réaliser.... Il se fait un grand bruit dans le château.... On approche.... O Dieu! protége-moi.

*A six heures du soir.*

Le voilà donc éclairci ce mystère d'iniquité.... O Maman! vous n'avez plus de fille.... Je suis au pouvoir de cet ami du *Lord Sandwick*, qui vint le joindre le jour que nous étions à *Bagnesswells*; ce monstre a eu l'audace de paroître à mes yeux.... C'étoit lui qui arrivoit ce matin. Un moment après, il m'a fait demander par *Molly* la permission de me voir. — Je ne reçois personne, lui ai-je répondu.... Mais il  
la

la suivoit , & est entré sur ses pas.

Il a débuté par se mettre à mes genoux , en me priant d'excuser l'excès de son amour, qui lui avoit fait commettre une violence impardonnable. — Quittez cette position, ou je quitte la place. — « Demeurez, belle *Clarence*, je vais vous obéir; mais, au nom de Dieu! abandonnez cet air de sévérité, je ne suis point votre ennemi. » Si je vous aimois moins.... — Est-ce ainsi que vous le prouvez? Eh! que prétendez-vous? — Etre payé de retour; tout faire pour le mériter. — Commencez donc par me rendre à ma mère: cette action vous regagnera mon estime. — Ne me demandez pas ce cruel

*I<sup>re</sup>. Partie.*

G



sacrifice : il est au-dessus de mes forces : divine *Clarence* ! il m'est impossible de me séparer de vous. — Ainsi je suis votre esclave. — Ah ! dites ma souveraine, ma maîtresse absolue. Vos moindres volontés feront des ordres pour moi. — Et vous débutez par me refuser. — « Adorable *Miss*, vous me mettez » au désespoir.... Non, jamais je ne » consentirai à me dessaisir d'un bien » dont je connois le prix.... Souf- » frez que je contemple cette figure » céleste... Que je baise cette main, » dont la blancheur... — Misérable ! Eloigne-toi. Songe qu'il n'est point d'extrémités où je ne me porte, plutôt que de souffrir tes infâmes caresses. De quel droit oses-tu me retenir ici ? Pourquoi m'as-tu ravie

à des parents, dont tu causeras la mort? Homme barbare! tu te fais donc un jeu d'aiguiser le poignard que tu enfonces dans le cœur de tes victimes. Si tu conserves une étincelle de sentiment, tu abandonneras ton projet détestable; alors j'oublie tout... & vous promets la plus sincère reconnoissance..... Oui, je vous bénirai, si vous me rendez à une mère infortunée, que ma présence seule peut rappeler à la vie..... Voudriez-vous être son assassin?... Par pitié..... Je tombe à vos genoux..... Vous vous attendrissez: vous allez donc me renvoyer à *Londres*? — Vous renvoyer! Non, morbleu! demandez mon sang.... Mais vous laisser aller! Jamais, jamais... Il n'y faut pas songer. —

Eh bien ! âme de boue , homme au-dessous de tout : fors de ma présence. Tu peux me garder prisonnière , il faut bien que je cède à la force ; mais tu ne peux me contraindre à t'entendre.

En finissant , je fus me renfermer dans un cabinet voisin. Des juréments épouvantables terminèrent cette horrible entrevue , dont les derniers mots furent : « je sçaurai » bien dompter cette vertu farouche. »

Réduite au dernier désespoir , je roulois dans ma tête des projets dont l'exécution m'étoit impossible ; quand un nouveau bruit s'est fait entendre à la porte du cabinet où j'étois. C'étoit *Molly* qui me prioit en grâce de lui ouvrir. — « Pauvre



» *Miss*, s'est-elle écriée en entrant,  
 » que je vous plains ! Votre sort a  
 » trop d'analogie avec le mien pour  
 » que j'observe plus long-tems un  
 » silence que j'ai gardé tant que j'ai  
 » dû douter de votre vertu. Personne  
 » ne peut nous entendre, vous allez  
 » tout sçavoir.

» Vous êtes ici chez le plus *Roué* \*  
 » de tous les hommes : vous en juge-  
 » rez par mon histoire ».

Ce château appartient à *Milord Trigwell*. Le *Lord Fitz William*, (c'est le nom  
 » de celui que vous venez de voir )  
 » qui est son ami, le lui a emprunté  
 » pour y faire conduire une petite  
 » grifette qu'il vouloit séduire. » —

---

\* Cette expression n'est point du tout  
 Angloise.

Le misérable! — « Un moment, *Miss*,  
 » ce sont les expressions que je vous  
 » rends.... *Trigwell*, à qui il a sou-  
 » vent rendu de pareils services, n'a  
 » eu garde de le refuser. Il vient  
 » d'arriver avec *Fitz William*, &  
 » d'autres jeunes gens. Tous repar-  
 » tent demain à l'exception de *Milord*  
 » *Fitz William*, qui veut, à ce qu'il  
 » dit, passer ici sa vie avec vous.  
 » Je sçais tous ces détails par le  
 » Valet-de-chambre du *Lord Trig-*  
 » *well* qui s'étoit travesti en fille  
 » pour vous amener dans ce châ-  
 » teau. » — Quoi! c'étoit un homme  
 qui m'accompagnoit.... Mais pour-  
 quoi m'a-t-on choisi pour l'objet  
 d'un attentat aussi noir? Et par  
 quel hazard s'est-on servi du nom  
 respectable de *Miladi Brayton*? —

« C'est que cette Dame est sœur de  
 » *Milord Fitz William*, & dans le  
 » projet qu'il avoit conçu de vous  
 » enlever, il étoit nécessaire d'atti-  
 » rer votre mère sous quelque pré-  
 » texte honnête dans une maison à  
 » l'abri de toute défiance, & d'où,  
 » par conséquent, il ne devoit pas  
 » vous paroître surprenant qu'elle  
 » vous envoyât chercher. *Georges*  
 » avoit été, par les ordres de *Milord*  
 » *Fitz William*, se présenter pour  
 » remplacer un Laquais que *Miladi*  
 » venoit de renvoyer, & avoit  
 » engagé *Miss Moor*, première femme  
 » de *Miladi*, à faire chez votre mère  
 » les emplettes en toiles & en mouf-  
 » felines dont sa maîtresse pouvoit  
 » avoir besoin. Pour donner à sa  
 » recommandation un prétexte plau-



» sible, il lui avoit allégué que sa  
 » sœur travaillant chez cette Mar-  
 » chande, en feroit traitée avec  
 » plus de bonté.

» Le reste vous est connu. Il se  
 » fait tard : on pourroit nous sur-  
 » prendre. Demain, si vous le trou-  
 » vez bon, je vous ferai part des  
 » particularités de ma vie; elles vous  
 » prouveront combien j'ai été vic-  
 » time de ma confiance dans les  
 » promesses d'un séducteur qui jouoit  
 » auprès de moi le même rôle que  
 » *Fitz William* joue aujourd'hui au-  
 » près de vous. Puissé mon exemple  
 » vous servir de leçon ! »

La leçon est dans mon cœur....  
 O Maman ! si le Ciel ne protège pas  
 l'infortuné *Clarence*.... J'espère beau-  
 coup de l'amitié de *Molly* : par son

moyen peut-êtré parviendrai-je à vous faire ſçavoir où je ſuis.

*Ce Dimanche à quatre heures du ſoir.*

Milord s'eſt préſenté ce matin pluſieurs fois à ma porte : mais elle ne lui a point été ouverte. Il a fait ferment que je n'aurois point à me plaindre de ſa viſite ; & qu'il ne vouloit me voir qu'un inſtant. — Et moi je veux te fuir éternellement, ai-je répondu ; rends-moi à mes parents : ceſſe d'abuſer des droits que te donne ſur moi la foibleſſe de mon ſexe ; alors je pourrai t'enviſager ſans horreur. Mais juſques-là n'eſpère pas paroître à mes yeux. Mon parti eſt pris : te fuir ou mourir. — « Adieu donc, » petit lutin, a repliqué ce monſtre

» d'un ton plaisant. » Je vais dîner à  
 » quelques *milles* d'ici. A mon retour  
 » vous serez peut-être plus humaine.

Dès qu'il a été parti, *Molly* est  
 » accourue. — « Enfin, *Miss*, nous  
 » voilà seules; je viens vous tenir  
 » ma parole. Écoutez mon histoire.

## H I S T O I R E

## D E M O L L Y P E C W A L,

» M O N père étoit Intendant de  
 » *Milord March*, & avoit toute sa  
 » confiance, qu'il méritoit à plus d'un  
 » titre. Le fils de son maître étoit  
 » fort lié avec *Milord Trigwell*. Même  
 » âge, même caractère, même goût  
 » pour le plaisir: tout entre eux  
 » étoit de convenance. Ils ne se quit-  
 » toient pas; enforte que la maison



» de l'un étoit celle de l'autre.  
 » J'étois assez gentille: la jeunesse, &  
 » la fraicheur font l'effet de la beauté.  
 » *Milord Trigwell* me vit: j'eus le  
 » malheur de lui plaire: & comme  
 » l'état de mon père ne l'engageoit  
 » pas à de grands ménagements, il  
 » ne tarda pas à me faire l'aveu de  
 » son amour. J'étois sage: je répon-  
 » dis comme je le devois. Il ne se  
 » rebuta pas: au contraire, il devint  
 » importun. Quand on veut plaire,  
 » on donne à tout ce que l'on dit à  
 » l'objet de sa préférence, une tour-  
 » nure délicate & flatteuse, dont un  
 » cœur encore novice a peine à se  
 » défendre, & personne n'entend  
 » mieux ce langage que le *Lord Trig-*  
 » *well*. Il joint à ce talent séducteur,  
 » une figure agréable, & la taille

» la mieux dessinée. En faut-il tant  
 » pour être aimé? Hélas! Je ne m'ap-  
 » perçus que trop tôt que je ne le  
 » voyois pas avec indifférence. Quel-  
 » ques rares que fussent les moments  
 » de pouvoir me parler en particu-  
 » lier, il avoit toujours l'adresse de  
 » les rencontrer. Ses poursuites de-  
 » vinrent si vives, qu'enfin mon  
 » père les remarqua. — *Milord*, lui  
 » dit-il, ma fille ne peut être ni  
 » votre femme, ni votre maitresse;  
 » ainsi, je vous prie, cessez des  
 » poursuites qui seroient infructueu-  
 » ses.

» L'observation de mon père ren-  
 » dit *Milord* plus circonspect, mais  
 » ne lui fit pas abandonner ses des-  
 » seins.

» Je n'étois point insensible à ses

» foins, comme je vous l'ai déjà dit.  
 » Sa persévérance me toucha. Il le  
 » vit, sans doute; car il m'en mar-  
 » qua de la joie. Je cherchai vaine-  
 » ment à détruire par mes discours  
 » ce que mes regards ou mes actions  
 » avoient pû lui apprendre. Mais sa  
 » découverte l'enhardit au point  
 » qu'il forma le projet de m'enlever.  
 » L'œil d'un père lui parut trop péné-  
 » trant pour lui, & trop redoutable  
 » pour moi. Il crut qu'une fois hors  
 » de sa présence, je céderois bien-  
 » tôt à ses desirs, & à mon inclina-  
 » tion.

» Un grand Seigneur vicieux trouve  
 » aisément des complices pour favo-  
 » riser ses mauvaises actions.

» Je fus priée un Dimanche d'al-  
 » ler boire du lait à *Kinsington*, chez



» la nourrice de *Milord Trigwell*, qui  
 » étoit sœur de notre femme de  
 » charge : ma mère y vint : nous  
 » rîmes beaucoup toute la journée.  
 » Au soleil couché, le Valet-de-  
 » chambre de *Milord*, qui étoit de  
 » la partie, proposa d'aller faire un  
 » tour dans les jardins du Château.  
 » Les mères refusèrent. J'y fus avec  
 » quatre jeunes filles & trois hom-  
 » mes. *Riding* (c'est le nom du Valet-  
 » de-chambre) étoit du nombre. Il  
 » m'offrit son bras, je le pris. Il fai-  
 » soit presque nuit que nous nous  
 » promenions encore. Sans m'en  
 » appercevoir, *Riding* m'avoit éloi-  
 » gné de mes compagnes. Au détour  
 » d'une allée je me sentis saisir par  
 » deux hommes : je n'eus pas le tems  
 » de crier ; il m'en ôtèrent les

» moyens; & me conduisirent à la  
 » petite porte qui donne dans *Hide*  
 » *Park* \*. On me mit dans une chaise.  
 » Un des hommes s'y plaça : toutes  
 » les glaces furent levées, & les che-  
 » vaux partirent. Nous traversâmes  
 » une partie de la Ville, & l'on me  
 » descendit dans une maison située à  
 » l'extrémité de la *Cité*.

» La première personne qui se  
 » présenta à moi fut *Milord Trigwell*,  
 » Vous devinez quel fut mon début  
 » avec lui. Il écouta toutes les in-  
 » jures dont je l'accablai avec  
 » une douceur & une timidité, qui  
 » m'étonnèrent. — Pardonnez, me  
 » dit-il, à l'excès de mon amour,

---

\* Promenade publique attenante à *Kingsing-*  
*ton*.

» une violence que mon cœur désa-  
 » voue; mais il falloit vous possé-  
 » der.... ou mourir. J'ai choisi le  
 » premier parti.

» Je ne vous ferai pas, *Miss*, un  
 » tableau touchant de ma résistance.  
 » Je recevois *Milord* & l'écoutois,  
 » voilà ma première faute.... Mais  
 » je l'aimois: & les pleurs de la dou-  
 » leur se tarirent au bout de quel-  
 » ques jours, pour être remplacées  
 » par celles du plaisir. Mon amant  
 » étoit tendre, séduisant: je cessai  
 » d'être vertueuse.

» Que de regrets entraîne une  
 » fausse démarche! Ma vie ne durera  
 » point assez pour la déplorer.

« Deux mois se passèrent dans des  
 » délices continuels. Quand le vice  
 » a pris place dans un cœur, il l'oc-



» cupe tout entier. Il ne m'étoit pas  
» venue à l'idée que mon absence  
» remplissoit d'amertume la maison  
» paternelle. Le refroidissement de  
» *Milord* me tira de cet engour-  
» dissement; mais ma tendresse pour  
» lui dissipa bientôt ce léger souve-  
» nir. Tant il est vrai, que l'amour  
» absorbe tout sentiment qui lui est  
» étranger! Lemien m'avoit aveuglé,  
» au point, que je cherchois les  
» moyens d'excuser l'ingrat. C'est  
» ma faute, me disois-je. Accoutu-  
» mée à la dissipation, il ne peut  
» qu'avec peine se faire à la vie  
» retirée que je mène. En effet, je  
» n'avois pas voulu quitter une seule  
» fois la maison. Cependant son  
» indifférence devint si marquée,  
» que je me décidai à lui en parler.

» — Ma délicatesse, lui dis-je, souffre  
» horriblement d'avoir des repro-  
» ches à vous faire: mais, *Milord*,  
» je vous aime trop pour ne pas  
» m'appercevoir que vous m'aimez  
» moins. — Bon! quelle folie! Vous  
» croyez cela... Désabusez-vous,  
» mon bel ange, je vous aime tou-  
» jours beaucoup... Mais ne vous  
» attendez pas, que semblable à un  
» tourtereau, je m'attache à vous  
» comme à mon ombre. Il faut, mon  
» cœur, prendre un peu le bon ton:  
» votre amour est trop bourgeois.  
» — Quel étonnant langage! Est ce  
» bien vous qui me donnez ce ri-  
» dicule conseil? Quelle récompense  
» pour tant de sacrifices! Monstre  
» d'ingratitude!... — Des injures!  
» oh! je quitte la place. Je ne sçais

» point faire assaut de paroles.....  
 » Au revoir, la petite... Je revien-  
 » drai quand vous aurez moins  
 » d'humeur. Ce départ brusque,  
 » remplit mon âme de tristesse. Je  
 » vis alors toute l'étendue de mon  
 » malheur; mes larmes coulèrent  
 » en abondance; & le traître ne  
 » reparût qu'au bout de huit jours;  
 » c'étoit un matin.

» — Je soupe ce soir ici, me dit-il  
 » en entrant; vous n'êtes plus fâ-  
 » chée, n'est ce pas? Allons, tou-  
 » chez-là... Sans rancune.

» Ce ton railleur me confondit,  
 » & je n'eus pas la force de pro-  
 » noncer un mot: d'ailleurs, il étoit  
 » parti sans attendre ma réponse.

» Il vint effectivement; mais ac-  
 » compagné d'un homme d'assez



» mince apparence. Le souper fût  
» sérieux : lui-même parût rêveur.

» En sortant de table , nous  
» passâmes tous les deux dans une  
» chambre voisine. Il me fit asseoir ,  
» & se mit à mes côtés. — J'ai ,  
» me dit-il froidement , bien des  
» choses à vous apprendre. Je vous  
» ai beaucoup aimé : mais le genre  
» de notre attachement ne pouvoit  
» être qu'une intrigue de peu de  
» durée. Tout passe avec le tems ;  
» mon amour a fait comme le reste ;  
» vos reproches ne le ranimeroient  
» pas , ainsi , épargnez - les à tous  
» deux. — Au nom de Dieu , *Milord* ,  
» finissez un discours qui me met  
» au désespoir. Où voulez-vous en  
» venir. — Toujours de la colère !  
» c'est une triste ressource... Mais

» puisque vous êtes si pressée, je  
 » vais au fait. Votre père est mort ;  
 » & laisse sa veuve dans la plus  
 » profonde misère. Voici ce que j'ai  
 » à vous proposer.

» *Riding* vous voit d'assez bon  
 » œil, & consent à vous épouser.  
 » En faveur de ce mariage, je place  
 » votre mère Concierge dans un de  
 » mes Châteaux, avec 150 liv \* de  
 » pension, réversibles sur vous &  
 » votre mari. L'homme qui a soupé  
 » ici est un *Ministre*. Si vous y con-  
 » sentez, il va vous marier ; dans  
 » le cas contraire, je vous abandonne,  
 » ainsi que tout ce qui vous entoure.  
 » Votre père est mort de chagrin,  
 » voulez-vous que votre mère

---

\* Ce sont toujours des livres sterlings.

» meure de pauvreté?—Ah! *Milord*,  
 » que me proposez-vous!.. Mon père  
 » est mort. . . . Et vous voulez que ce  
 » jour , qui doit être consacré à la  
 » douleur, soit celui de mon hymen.  
 » — N'en parlons plus. . . . Moi! je  
 » ne veux rien. Mais passé aujour-  
 » d'hui , ne prétendez plus à mes  
 » bontés. Allez offrir des pleurs à  
 » votre mère. C'est un beau présent,  
 » & dont elle vous fera gré. — Eh  
 » bien , *Milord*! je veux bien me  
 » sacrifier pour elle : ma main est  
 » prête ; disposez-en à votre fan-  
 » taisie.

» Il sortit alors ; & vous jugez ,  
 » *Miss* , quelles devoient être mes  
 » réflexions.

» Enfin il reparut au bout d'une  
 » heure, suivi du *Ministre*, de *Riding*



» & de deux témoins ; la cérémonie  
 » de mon mariage se conclut , &  
 » *Milord* remit en sortant 50 liv. à  
 » mon mari. — J'en vais porter 100,  
 » dit-il, à *Mistress Pecwall*. Demain  
 » matin elle viendra vous prendre,  
 » pour vous rendre ensemble à *Witch*  
 » *house* \*. Bonne nuit, mes enfants,  
 » Adieu.

» Me voila donc restée seule  
 » avec celui qu'on venoit de me  
 » faire épouser. — J'espère, me dit-il  
 » grossièrement, que vous serez  
 » plus sage étant femme, que vous  
 » ne l'avez été étant fille.... Et je  
 » vous le conseille... Car, morbleu,  
 » je n'entendrois pas raillerie. Vous  
 » commencerez, s'il vous plaît, par

---

\* Nom d'une Terre de *Milord Sandwick*.

» vous défaire de tous ces chiffons.  
» Un pareil attirail ne convient pas  
» à ma femme.

» D'après ce début, vous pouvez  
» juger du caractère de mon mari.

» Ma mère vint nous prendre le  
» lendemain matin ; & nous par-  
» tîmes tous les trois pour nous  
» rendre ici.

» Il est inoüi tout ce que j'ai  
» eü à souffrir de la dureté de mon  
» époux, pendant deux ans que nous  
» avons vécu ensemble. Jaloux jus-  
» qu'à la tyrannie, tout étoit pour  
» lui un sujet de soupçon. Chaque  
» mot qu'il m'adressoit étoit une  
» injure ; si je voulois y répondre,  
» il me battoit avec fureur. Ma  
» mère elle-même, approuvoit sa  
» rigueur,

» rigueur, & jamais femme ne fut  
» plus malheureuse que moi.

» Le Ciel eut pitié de mes maux :  
» il y mit fin, en suggérant à mon  
» mari le désir de passer en *France*.  
» Il s'attacha, en qualité de valet-  
» de-chambre, à un Seigneur Fran-  
» çois, qui étoit venu passer quel-  
» ques tems en *Angleterre*, & qui  
» étoit ami de *Milord Trigwell*.

» Depuis le départ de *Riding*,  
» quatre années se sont écoulées.  
» Pendant cet intervalle, j'ai été  
» témoin de plusieurs aventures, à  
» peu-près semblables à la vôtre :  
» excepté, pourtant, que les in-  
» fortunées cédants à leurs séduc-  
» teurs, devenoient comme moi  
» l'objet de leurs mépris. Ne soyez  
» donc pas étonnée, aimable *Miss*,

*1<sup>re</sup> Partie.*

H



» si j'ai cherché à connoître le fond  
 » de votre âme, avant que de vous  
 » offrir mes services. A présent,  
 » vous pouvez disposer de moi. Si  
 » je vous ai inspiré quelque con-  
 » fiance, dites-moi comment je puis  
 » vous être utile. — Je n'hésite point  
 » à accepter vos offres, ma chère  
 » *Molly*, lui dis-je, & je vous de-  
 » mande pour toute grâce, de faire  
 » passer mes lettres à *Londres*. — J'y  
 » consens: remettez-les moi, & je  
 » vous donne ma parole, qu'avant  
 » quatre jours, elles y seront. Fiez-  
 » vous à mes soins ».

Vous serez donc enfin, Maman,  
 instruite du sort de votre *Clarence* !  
 Cette douce espérance semble allé-  
 ger mes maux..... J'entends un  
 bruit de chevaux; c'est, sans doute;

*Milord Fitz William.* Ma porte est fermée, & je suis absolument décidée à ne point le recevoir. On frappe.... C'est la voix.... Ai-je bien entendu..... Le *Lord Sandwich*.... Viendrait-il pour me délivrer..... Je n'ose répondre..... Il insiste..... Il assure qu'il est seul, qu'il vient pour me remettre dans vos bras..... qu'il est envoyé par vous.... Je ne dois plus avoir de doute. Ce nom sacré lui donne toute ma confiance..... Je vais ouvrir.

*Continuée le lendemain à dix heures du soir.*

Ah, Maman! de quelle affreuse scène j'ai été la cause & le témoin! Combien de choses à vous dire! & par où débiter?

Je reprends ma lettre où je l'ai laissée hier.

Cédant enfin aux instances du *Lord Sandwick*, je le laissai entrer.  
 « — Suivez-moi, *Miss*, vous n'avez  
 » pas un instant à perdre : *Fitz*  
 » *William* peut arriver d'un moment  
 » à l'autre. C'est par les ordres de *Mad.*  
 » *Welldone*, que je viens vous cher-  
 » cher. Montez promptement dans  
 » la chaise que je vous ai amenée.  
 » Tous les valets qui sont dans le  
 » Château sont yvres : la Concierge  
 » est absente ; profitez de l'instant  
 » favorable, ou craignez tout de la  
 » brutalité de *Fitz William*.

*Molly* fut la première à me conseiller de profiter de l'offre obligeante de *Milord*. Je m'emparai de mes papiers, & courus joindre la



chaise qui m'attendoit à la petite porte du Parc. J'y monte, & nous partons avec une rapidité inconcevable. Je n'apperçus pour toute suite, qu'un homme à cheval. La longueur du chemin ne me surprit pas : je sçavois que j'étois fort éloignée de *Londres*. En changeant de chevaux, au lieu d'un homme, j'en vis deux : nul soupçon ne se présenta à mon idée. Nous courûmes toute la nuit. Déjà le jour commençoit à poindre, lorsque j'entendis un bruit de chevaux qui accouroient à toute bride. Je baïsse une des glaces, & reconnois un des hommes qui accompagnoit ma chaise, pour *Milord Sandwick*; & dans le même instant, j'entends tirer un coup de pistolet qui renverse mon postillon à bas de son

cheval. Plus morte que vive, je m'avance à la portière. Les deux *Lords Sandwich & Fitz William* (car c'étoit ce dernier qui nous poursuivoit) étoient aux prises. Tous deux descendus de cheval, ils se battoient l'épée à la main, avec une fureur égale. — Cessez donc, m'écriai-je, cessez un combat qui me fait mourir de frayeur. Je voulois descendre de la chaise, mais elle fermoit par un secret que je ne pûs trouver. *Fitz William* tomba, & dans le même moment, son valet tira un coup de pistolet sur *Milord Sandwich*. Il le manqua : la balle vint friser l'oreille d'un des chevaux de la chaise; la peur les prit: ils se mirent à courir à travers champs. J'étois prête à perdre connoissance;

quand *Milord Sandwick* les arrêta lui-même: il me servit de postillon jusqu'à la première poste. Son valet à qui il avoit donné ordre de me faire préparer une nouvelle chaise \*, nous avoit devancé.

Nous arrivâmes sur les midi dans un très-beau Château. *Milord* se présenta pour me donner la main. — Par quel hasard nous arrêtons-nous ici, lui dis-je en descendant? — C'est, me dit-il, pour vous délasser pendant quelques jours, & vous remettre de vos frayeurs. — Vous êtes donc aussi un traître.... Et je voulus recourir à la chaise; il me retint. — « Il est permis, belle

---

\* En Angleterre on trouve à chaque poste des voitures.



» *Clarence*, d'ufer de finesse pour  
 » s'approprier un bien infiniment  
 » précieux. Vous êtes ici chez moi :  
 » mais foyez-y fans crainte. Votre  
 » honneur y est autant en fureté,  
 » que dans votre propre maison. Je  
 » tenterai tous les moyens pour  
 » être aimé ; mais mon respect éga-  
 » lera toujours ma tendresse ».

Il me tenoit ce discours en me conduifant dans un appartement qui m'étoit deftiné.

Il me dit à la porte : — « Je n'en  
 » approcherai, *Miss*, qu'avec votre  
 » permission. Maître, domestiques,  
 » tout est ici à votre difpofition.  
 » Ordonnez, & l'on volera pour  
 » exécuter vos moindres volontés ».  
 — Je ne forme qu'un feul defir,  
*Milord* ; c'est que vous me rendiez

à ma mère. — « Permettez, fille  
 » charmante, que je vous garde  
 » ici pendant quelques jours. Si je  
 » ne puis parvenir à vaincre votre  
 » indifférence, je vous jure de vous  
 » reconduire moi-même à *Mistress*  
 » *Welldone* ».

Il me quitta. Plusieurs femmes  
 vinrent alors m'offrir leurs services.  
 Je les congédiai. A six heures, on  
 m'apporta du thé. Je ne vis pas  
*Milord*, mais il me fit demander des  
 nouvelles de ma santé.

J'ai soupé très-légalement, &  
 si-tôt après, j'ai renvoyé tout le  
 monde pour pouvoir vous écrire  
 sans être interrompue.

Est-il rien de plus extraordinaire,  
 que tout ce qui m'arrive? Concevez-  
 vous, Maman, l'acharnement avec

lequel le sort me poursuit. Je suis, à la vérité, plus en sûreté ici qu'à *White House*: car je crois *Milord Sandwick* plus honnête que *Milord Fitz William*. Cependant le souvenir de *Richemond* se retrace vivement à ma mémoire..... L'histoire de *Molly Peowall*, est aussi une leçon dont je dois profiter.... J'éviterai de le voir.... Si pourtant je pouvois obtenir qu'il vous fit passer mes lettres.... Quelle étrange vie que celle que je mène! Que de sujets d'inquiétude pour ma tendresse. Votre santé, celle de ma tante. O Maman! concevez-vous comment je n'ai pas encore succombé à tant de maux.

*Continuée le lendemain à midi.*

Enfin, Maman, je vais vous faire



passer le journal de tout ce qui m'est arrivé depuis notre cruelle séparation. J'en ai la parole de *Milord*.

J'étois levée depuis plusieurs heures, lorsqu'il me fit demander la permission de faire avec moi quelques tours de jardin. Je crus ne pas devoir le refuser: je descendis. Il m'attendoit au bas de l'escalier. Nous nous rendîmes sous une allée de *Sycomorres*, en face du Château. — Quoi, *Milord*! lui dis-je en l'abordant, vous aurez la cruauté de laisser ma mère dans les inquiétudes affreuses où elle est sur mon compte. Quelles obligations ne vous auroit-elle pas, si vous lui rameniez sa fille!... & moi... Ah, *Milord*! combien vous

feriez d'heureux! «— Par pitié,  
 » *Miss*, n'abusez pas de votre pou-  
 » voir sur un infortuné qui vous  
 » adore. Laissez-moi espérer que je  
 » pourrai vous fléchir. — Dites plu-  
 » tôt me séduire.... Vous l'espérez  
 envain.... Permettez, au moins, que  
 j'envoye à ma mère les lettres que  
 je lui avois écrites de *White House*.

Il rêva un moment. «— Je vous  
 » l'ai déjà dit, *Miss*, vos volontés  
 » sont des ordres. Vos lettres lui  
 » seront envoyées; mais à une con-  
 » dition, & j'en exige votre parole:  
 » c'est que vous ne lui nommerez  
 » pas le lieu où vous êtes». — Com-  
 ment pourrois-je le nommer,  
 puisque je l'ignore.

Effectivement, je n'ai pû obtenir  
 aucune réponse, lorsque j'ai fait

cette question aux gens qui me servent,

« — Eh bien, *Miss*, cachetez vos » lettres, je ferai partir un de mes » gens pour les porter ».

Je suis remontée sur le champ pour mettre mon paquet en ordre.

La complaisance de *Milord* me fait bien augurer de son honnêteté. Adieu, Maman. Avant peu, sûrement, je pourrai vous embrasser, & vous dire que je vous aime uniquement.

CLARENCE WELLDONE.

De..... ce.... 17....





## LETTRE XXII.

De SIR HENRI SANDWICK, à  
SIR JAMES PARKINS, à Man-  
chester.

JE triomphe, mon ami, *Clarence* est chez moi, & elle n'y est pas malgré elle. Il est vrai que pour l'y faire venir j'ai aidé un peu à la lettre, & qu'il en a coûté presque la vie à *Fitz William*. Mais, parbleu, quand on réussit doit-on regretter par quel moyen?

Que de choses à t'apprendre, & comme il est vrai pourtant qu'avec de l'argent on vient à bout de tout. Je t'ai, je crois, mandé que j'avois promis cinquante *guinées* à celui de mes gens qui pour-

roit me donner des nouvelles de  
*Clarence*. Six jours étoient écoulées,  
 & pas un de mes cinq coquins n'a-  
 voit reparu. Le septième au matin  
 arrive *Singleton*; l'intrépide *Single-*  
*ton*! « *Milord*, s'écrie-t-il de la  
 » porte, je sçais où est *Clarence*.  
 » Mais, ma foi, j'ai bien gagné les  
 » cinquante *guinées* que *Milord* a eu  
 » la bonté de promettre à celui.... »

— Eh! finis donc, bourreau, ton plat  
 verbiage. Où est-elle? L'as-tu vu?  
 Qui l'a enlevé? Parle, maraut, ré-  
 ponds donc? — *Milord* ne m'en laisse  
 pas le tems. Elle est à *White House*.

— Quoi! *Trigwell* auroit.... — Eh  
 non! Écoutez-moi donc avec pa-  
 tience. Elle est à *White House*: mais  
 c'est *Milord Fitz William* qui l'a  
 enlevé. — Le traître! Il m'a juré

qu'il ne sçavoit pas où elle étoit. —  
 « Il disoit vrai. Il avoit prié son  
 » ami de lui prêter une de ses  
 » terres. Il ignoroit le nom de celle  
 » dont il pourroit disposer. Son Valet  
 » seul en étoit informé, & il n'en a  
 » été instruit que trois jours après.  
 » J'ai sçu tout cela par ce même  
 » Valet, qui est mon beau-frère. »  
 — Une chaise, des chevaux.... Je  
 veux partir avant six minutes.

J'ai volé à *White House*. Malgré  
 la vitesse de mes chevaux, je n'ai  
 pu arriver avant sept heures du soir.  
*Singleton* m'avoit laissé à l'entrée de  
 la forêt, & s'étoit rendu seul au  
 château. *Fitz William* étoit à quel-  
 ques milles avec *Trigwell*, & d'au-  
 tres *Roués*, il a profité du moment  
 & s'est mis à boire avec le peu de



gens qui ressoient au château. Quand il les a eu enivré, ce qui n'a pas été long; il est revenu me trouver, & m'a conduit sans obstacle à la chambre qu'habitoit ma divinité.

Elle ne paroissoit pas fort disposée à m'ouvrir: mais le nom de sa mère dont je me reclamai fit tomber les verrous.

La pauvre enfant consentit sans peine à quitter *White House*. Elle se mit dans la chaise qui m'avoit amenée, & pour lui ôter tout soupçon je n'eus pas l'air de la suivre. Je me tenois à une certaine distance. Le seul *Singleton* l'accompagnoit à cheval. J'avois donné des ordres pour qu'on la conduisit à *New Castel*. (c'étoit ma terre la moins éloignée, quoiqu'elle fut à soixante milles.)

Au point du jour nous fûmes atteints par *Fitz-William* qui recouroit après sa proie. Notre différend fut bientôt terminé. Je lui passai mon épée au travers du corps. Son Valet voulut le venger. Il me tira un coup de pistolet qui ne m'atteignit pas, mais dont le bruit fit partir les chevaux de la chaise restés sans postillon. (Le malheureux avoit perdu la vie dans la mêlée.) Je pris sa place jusqu'à la première poste, où nous trouvâmes une nouvelle chaise que *Singleton* avoit fait préparer.

Enfin nous arrivâmes à ma terre. La chère personne témoigna de l'étonnement, mais peu de mécontentement de ce que j'avois changé la direction de son voyage.

Je lui ai promis les plus grands égards, & un respect à l'épreuve de tout. Elle a l'air de me croire, & pour établir la confiance je me suis interdit l'entrée de son appartement.

Hier matin, lendemain de notre arrivée, je lui ai fait proposer un tour de promenade: elle a accepté & j'ai eu le plaisir de la voir tout à mon aise. Elle m'a demandé avec instance de la renvoyer à *Londres*. —  
 « Ma mère, me disoit-elle, doit  
 » mourir d'inquiétude, si du moins  
 » je pouvois lui faire passer mes  
 » lettres. »

Je me suis chargé de les envoyer. L'innocente a été me chercher un énorme paquet que j'ai juré de faire tenir à Madame *Welldone*. Mais, quand.... C'est ce dont je ne suis pas convenu.



J'ai commencé par lire.

O mon cher *James!* combien j'ai dû être satisfait de la différence qu'elle met entre *Fitz-William* & moi. Ses plaintes à mon sujet sont modérées. Avec mon rival c'étoit une furie.... Quel bonheur! si.... Mais n'empieçons pas sur l'avenir, & jouissons du présent.

J'ai fait effectivement partir un de mes gens pour *Londres*: il s'informera de ce qui se passe chez *Mistress Welldone*, & j'en rendrai compte à ma divinité, à l'exception cependant de ce qu'il est inutile qu'elle sçache.

J'écris aussi à mon père, qui doit être surpris de mon départ précipité.

Souhaite-moi un plein succès, &

DE CLARENCE WELLDONE. 189

crois-moi pour la vie ton sincère  
ami,

HENRI SANDWICK.

*New Castel, ce.... 17....*

P. S. J'ai envoyé à *White House*.  
*Fitz-William* y a été rapporté. Sa  
blessure n'est pas dangereuse. Il en  
fera quitte pour garder quelques  
jours la chambre. Entre-nous, il joue  
là un triste rôle, c'est lui qui a chassé  
le lièvre; & c'est moi qui l'ai pris.



## LETTRE XXIII.

*Du Même au Même, à Manchester.*

**J**E rencontre, non cher *James*, dans l'exécution de mes projets plus de difficultés que je ne l'avois cru. Cette vertu-là est diablement tenace: je me suis hazardé à lui faire quelques visites: mais elles sont rares & courtes. Tant qu'elle m'éloignera je n'avancerai rien. L'heure du Berger ne peut sonner que lorsqu'on est souvent ensemble. Si j'étois certain d'en être aimé, je ferois pour quelques tems divorce avec le respect; mais dans l'incertitude mes témérités me rendroient odieux sans retour.



Les femmes qui la servent la surprennent toujours écrivant : mais elle serre ses papiers avec bien du soin : car un jour qu'elle étoit descendue au jardin , j'ai fait chercher dans tous les coins de l'appartement qu'elle occupe , sans qu'on ait pu rien découvrir.

Je veille sur mes desirs au point que je ne me suis pas encore permis de lui baiser la main. Cette retenue me coûte infiniment : car je ne suis pas accoutumé à agir avec tant de modération. Mais quelle est la métamorphose impossible à l'amour ! Ma récompense est dans le cœur de *Clarence* : si je parviens à m'y placer , ne ferai-je pas généreusement payé de mes sacrifices.

Depuis long-tems je te fers à ta

mode, car je ne me permets pas la plus petite question sur ce qui te concerne, peut-être te lasseras-tu de ton silence: mais, certes, je ne le romprai pas le premier. Je ne t'en souhaite pas moins de bonheur, sans quoi le mien ne seroit pas parfait. Adieu *James*. A toi pour la vie.

HENRI SANDWICK.

*De New Castel, ce.... 17....*



LETTRE

LETTRE XXIV.

*Du Même au Même, à Manchester.*

EN VÉRITÉ, *James*, les femmes ont un étrange caractère! & *Clarence* n'est pas exempte des défauts de son sexe.

Elle m'aime, mon ami! Je n'en peux pas douter. Je l'ai lû écrit de sa jolie main: elle m'aime!... & vient de me défendre de paroître à ses yeux.

Je t'ai mandé qu'on étoit à l'affût pour trouver ses écrits. Ce matin nous étions au jardin lorsque la fripone de *Cécile*, une des femmes que j'ai placé auprès de *Clarence*, a découvert sa petite cachette. Je te

*1<sup>re</sup>. Partie.*

I



la donne à deviner.... sur le ciel de son lit.

*Singleton* vint me dire qu'on me demandoit.—Tout-à-l'heure, répondis-je avec humeur.—Mais, *Milord*, c'est une affaire pressée.—Quem'importe. Qu'on me laisse en repos. — Allez voir, *Milord*, c'est peut-être l'exprès que vous avez envoyé à ma mère qui est de retour. Allez..... Je vous attendrai ici.—J'y vais donc, *Miss*, & reviens à l'instant.

A peine étois-je hors de sa vue, que *Singleton* me remit les papiers trouvés: je les ouvre précipitamment à la première page, je lis. « Ma raie son combat envain, ma chère » *Eugénie*, j'aime *Milord Sandwick*. » Eh vite, dis-je à *Singleton*, qu'on me copie tout cela. Mettez-vous une

douzaine à l'ouvrage , s'il le faut ; mais que tout soit terminé dans une heure. D'ici à ce tems je ferai enforte de la garder dans le jardin.

Je revins promptement sur mes pas ! O mon ami ! Comme j'étois content. *Clarence* s'en apperçut. — Vous avez reçu de bonnes nouvelles, *Milord* ; sont ce des lettres de *Londres*? — Des lettres.... Oh oui ! Elles sont charmantes. — Ma mère m'écrit, fans doute?

Je compris que je venois de dire une sottise. — Ces lettres, *Miss*, ne sont pas de *Londres*. Elles sont d'un de mes amis qui me fait part de son mariage. Il épouse une fille qu'il aime depuis long-tems..... Elle l'aime..... Il va être heureux..... Et plein de sa félicité, je vous avoue

que je la partage. — Vous voulez sûrement lui écrire pour lui témoigner la part que vous y prenez. Rentrons. — Oh non ! non, *Miss*, cela ne presse pas.... Et puis, j'ai tant de plaisir à être avec vous.... que je dois prolonger ces instants délicieux, autant qu'il m'est possible.

Avant une heure *Singleton* reparut. Je vis à sa figure que je pouvois laisser aller *Clarence*. Elle ne tarda pas à me quitter.

L'heure du dîner s'approchoit, & comme elle prend ses repas seule, & dans sa chambre, je fus vite me renfermer dans la mienne. J'y trouvai la copie que j'avois fait faire. Mes yeux parcoururent d'abord assez rapidement ; je ne m'arrétois



qu'aux endroits qui me concer-  
noient.

*S'il est aussi volage qu'on le dit, je suis bien malheureuse; car plus je le vois, & plus il m'est cher. Mon amie, gardez ce secret, vous en êtes l'unique dépositaire.*

Et plus bas :

*Son respect me donne de la confiance, je n'oublie pourtant pas sa témérité de Richemond.... Se cacher sous mon lit!....*

Dans un autre endroit :

*Milord Sandwick avoit le germe de toutes les vertus, les mauvaises compagnies qu'il voit, l'ont étouffé, un cœur honnête les développeroit.*

Le reste de sa lettre, qui est fort longue, contient le même détail

qu'elle a fait à sa mère. *Fitz-William* n'y est pas plus épargné.

Avec la certitude d'être aimé, je me suis cru en droit de tout ôser.

A six heures du soir je l'ai aperçu qui descendoit dans le jardin. Elle tenoit un livre à la main. Je me suis hâté de l'aller joindre. La conversation s'est d'abord porté sur des objets indifférents. Sans qu'elle s'en doutât je l'avois éloigné de la vue du Château. Nous avons gagné un bosquet entouré de sièges de gazon. Je lui proposai sans affectation de s'y reposer. Elle n'en fit aucune difficulté. — Puis-je, belle *Clarence*, vous demander sans être indiscret le nom du livre que vous comptiez lire? — Les Œuvres de *Pope*. — J'ad-

mire votre choix : il est digne de vous.... Je m'étois aussi muni d'un livre. Je n'ai fait que le parcourir ; mais il m'a paru bien agréable. Si vous y consentez, *Miss*, je vous en ferai la lecture. — Volontiers.

Je me placai d'abord assez loin & commençai. Le livre que j'avois étoit *The Happy Bride* \*, Histoire véritable des amours du *Lord N....* mise au jour par *Thomas B....* un des plus agréables Écrivains de l'Angleterre. Tu sçais avec quel feu cet inimitable Auteur peint ses Héros, & mon choix, comme tu vois, étoit assez bon.

Lorsque j'en vins à la déclaration que le *Lord N....* fait à *Sophie* de

---

\* L'heureuse Épouse.



ses sentimens, je mis dans ma voix toute l'expression possible, & pour lui donner la liberté de se livrer à la douce sensation que l'on éprouve toujours à l'aspect du bonheur de deux amants également épris, je ne quittai pas un instant mon livre de vue.

Cette peinture touchante m'avoit moi-même vivement ému. Je levai les yeux après un assez long intervalle, ceux de *Clarence* étoient humides, & sa rougeur annonçoit son agitation.

Je me rapprochai doucement. — Convenez donc, aimable *Miss*, qu'il est bien doux de voir partager sa tendresse par l'objet qui l'a fait naître. — Sans doute, *Milord*, quand les convenances s'y trouvent. — Les cœurs tendres, ... les ames sensibles

le conviennent toujours..... Un amour constant mérite du retour..... Le *Lord N.*... avoit ma manière de sentir. Mais quelle différence de vous à la tendre *Sophie*? Ne puis-je donc espérer, ma chère *Clarence*, de vous fléchir? Serez-vous éternellement armée d'une rigueur que je ne mérite pas?

Je m'étois mis à ses genoux. — *Milord*, levez-vous, je vous en conjure, je ne puis souffrir de vous voir dans cette position. Levez-vous. — Mais vous me haïssez donc?.... Si j'étois pour vous un objet d'horreur, il n'est pas d'extrémité où je ne me portasse pour vous délivrer de ma présence. — « Non, *Milord*, je ne » vous hais pas; mais tout me fait » une loi de vous fuir.... Nous ne

» sommes pas faits l'un pour l'autre.» — Gardez-vous de le penser. Tout est fait pour nous réunir. Votre beauté.... Ma tendresse.... O *Miff*! vous ne sçavez pas combien vous m'êtes chère.

Ivre d'amour, absolument hors de moi, je ne fus plus le maître de l'impétuosité de mes desirs. Je la pris dans mes bras..... Mes lèvres brûlantes couvroient son visage de baisers.... Ils embrasoient toutes les facultés de mon âme.... Je sentoïis sous ma main son sein palpiter avec force. — « *Milord*, me disoit-elle, par pitié, laissez-moi. Vous lez-vous me rendre un être méprisable, oh! laissez-moi.... Quoi! mes prières ne vous touchent pas... » Vous voulez donc ma mort. »



Ce seul mot me rendit à moi-même. — Vous triomphez, lui dis-je en la laissant aller sur l'herbe, mon respect reprend toute sa force.... Mais me pardonneriez-vous un instant de délire?... Il fera le dernier. — Je vous crois, *Milord*,.... mais souffrez que je me retire.

Je lui donnai la main pour gagner son appartement. A peine y fut-elle entrée qu'elle ferma les verrouils avec grand bruit. — « Misérable, » s'écria-t-elle, ne parois jamais » devant mes yeux. Vas, je ne » serai plus la dupe de ton appa- » rente honnêteté. »

Hélas ! oui, je suis un misérable; mais c'est d'avoir laissé échapper une si belle occasion. Lâche que je suis.... Je la tenois.... Et j'ai

204 LETT. DE CLAREN. WELD.

pû.... Non ! il n'est pas de punition assez grande pour ma faute.

Ne plains pas ton ami, *James*, s'il est malheureux, c'est qu'il le mérite.

HENRI SANDWICK.

*A New Castel, ce.... 17....*

*Fin de la première Partie.*







5  
B 1414 (1)

AB=B 1414 (1)

DE 4055K

